



HAL
open science

Une question d'éducation : pratiques de la tempérance dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière

Élise Cuenot-Hodister

► **To cite this version:**

Élise Cuenot-Hodister. Une question d'éducation : pratiques de la tempérance dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière. Littératures. 2012. dumas-00716737

HAL Id: dumas-00716737

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00716737v1>

Submitted on 11 Jul 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Une question d'éducation :

Pratiques de la tempérance dans l'œuvre

d'Isabelle de Charrière

Elise Cuenot-Hodister

UFR LLASIC

Mémoire de master 1 *Recherche* - 30 crédits – Mention *Lettres et arts*

Spécialité ou Parcours : *Littératures*

Sous la direction d'Yves Citton

Année universitaire 2011-2012



Une question d'éducation :

Pratiques de la tempérance dans l'œuvre

d'Isabelle de Charrière

Elise Cuenot-Hodister

UFR LLASIC

Mémoire de master 1 *Recherche* - 30 crédits – Mention *Lettres et arts*

Spécialité ou Parcours : *Littératures*

Sous la direction d'Yves Citton

Année universitaire 2011-2012

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de mémoire, Yves Citton, pour son aide précieuse et ses conseils constructifs tout au long de l'élaboration de ce mémoire, mais également pour la confiance qu'il a placée en mon travail. Philippe Godet, spécialiste d'Isabelle de Charrière, disait à propos de l'auteure : « *Tous ceux qui se sont occupés d'elle se sont pris à l'aimer* » ; j'ai eu la chance de vivre ce sentiment grâce à Yves Citton qui m'a fait découvrir cette femme hors-du-commun.

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

Nom : CUENOT-HODISTER

Prénom : Elise

Date : 06/06/12

Signature :

<i>Introduction.....</i>	<i>7</i>
I. A la recherche de l'accord parfait.....	17
<i>A. Une culture différente.....</i>	<i>17</i>
1. Lecture.....	18
2. Observation.....	21
3. Expérience.....	25
<i>B. Un cosmopolitisme sans frontière.....</i>	<i>28</i>
1. Langues.....	29
2. Voyages.....	32
3. Correspondances.....	36
<i>C. Un perfectionnement utile à la société.....</i>	<i>39</i>
1. Une perfection inatteignable.....	40
2. Education utile et instruction charmante.....	44
3. Inspirations et réactions de ses contemporains.....	48
II. Tempérance et nuances.....	53
<i>A. Laboratoire éducatif.....</i>	<i>54</i>
1. Expérimentations et démonstrations.....	54
2. Les exemples de Trois Femmes.....	58
3. Dosage et relativité.....	61
<i>B. Le louvoisement, prudence ou ouverture d'esprit ?.....</i>	<i>64</i>
1. Le masque de l'ironie.....	65
2. Points de vue et sous-entendus.....	68
3. Censure et tempérance.....	70

<i>C. Variations et Révolution</i>	73
1. Espoirs et idées	74
2. Les premières déceptions	77
3. Résignation et pessimisme	80
III. L'éducation, écho de la société	84
<i>A. Les lieux et acteurs de l'instruction</i>	84
1. Maîtres, précepteurs et gouvernantes	85
2. Collège, académie et université	88
3. Figures parentales : entre stéréotypes et remise en question.....	92
<i>B. Inégalités</i>	95
1. Education des princes.....	96
2. Accession du peuple à l'instruction.....	98
3. Facultés innées et éducation égalitaire.....	102
<i>C. L'éducation sensible : l'instruction féminine en cause</i>	104
1. L'éducation féminine en question	105
2. Misogynie et faux-semblants	108
3. L'illusion de la liberté	112
 <i>Conclusion</i>	 117
<i>Bibliographie</i>	121

C'est au travers du prisme de l'éducation que l'on en apprend le plus sur les sociétés. Base solide sur laquelle s'établit toute civilisation, l'éducation réside, selon l'*Encyclopédie*, dans « *le soin que l'on prend de nourrir, d'élever & d'instruire les enfans ; ainsi l'éducation a pour objet, 1° la santé & la bonne conformation du corps ; 2° ce qui regarde la droiture & l'instruction de l'esprit ; 3° les mœurs, c'est-à-dire la conduite de la vie, & les qualités sociales* ». Il n'est pas étonnant que le siècle des Lumières se soit passionné pour ce sujet primordial, et que notre auteure, en particulier, se soit penchée sur lui.

Une femme des Lumières ?

Jugée comme excentrique et savante selon ses contemporains, Isabelle de Charrière est aujourd'hui étudiée comme une auteure prolifique, peu connue du grand public, redécouverte depuis quelques décennies par les chercheurs. On peut considérer l'ouvrage de Philippe Godet publié en 1906, *Madame de Charrière et ses amis*, comme point de départ de ces recherches, présentant la

vie de l'écrivaine, ses nombreuses relations amicales et épistolaires, mais également ses idées sur la société du XVIIIe siècle, la critique qu'elle développe autour de l'éducation, de la politique ou encore de la place des femmes. « *Mme de Charrière était le XVIIIe siècle en personne* » remarquait Sainte-Beuve dans ses *Portraits littéraires*¹, soulignant l'extraordinaire réflexion de cette auteure, d'une culture et d'une érudition particulièrement remarquables pour une femme à cette époque. Hollandaise de naissance, suisse de par son mariage, elle aimait l'Angleterre et était attirée par la France. Elle vit à Colombier, petit village proche de Neuchâtel, et son éloignement lui pose de nombreux problèmes pour la publication et la diffusion de ses écrits. Néanmoins, ses nombreux voyages en Europe occidentale vont lui permettre de faire la connaissance de nombreuses personnalités de son temps, allant de Diderot à Voltaire, de David Hume à Maurice Quentin de la Tour, de Benjamin Constant à Germaine de Staël ; certains deviendront des relations épistolaires, voire des amis. Ceux-ci lui servent d'intermédiaire auprès des éditeurs, la tiennent au courant de ce qui se passe dans les capitales, lui envoient les derniers romans, les dernières nouvelles, les nouvelles idées.

Parmi les idées du siècle des Lumières, celles concernant la politique et l'éducation retiennent tout particulièrement son attention. Portant une grande admiration à Rousseau, elle reprend ses idées tout en les critiquant, consciente des défauts du projet

1 SAINTE-BEUVE, Œuvres II, Portraits littéraires, « Benjamin Constant & Madame de Charrière », Bibliothèque de la Pléiade, Editions Gallimard, Paris, 1960.

éducatif du philosophe. L'éducation des femmes, celle du peuple, autant de problématiques sur lesquelles Isabelle de Charrière réfléchit, développant dans son œuvre ce thème de l'éducation si cher au XVIIIe siècle. Nombreux sont les écrivains qui se penchent sur ce sujet, quelle que soit leur condition : Mme de Genlis, Condorcet, Condillac, Dumarsais, Mme Le Prince de Beaumont, ... Une frénésie agite l'opinion et de nombreux modèles d'éducation surgissent, accompagnés d'expérimentations, réelles ou fictives, étayant les différentes idées proposées. Malgré son intérêt pour la question, Mme de Charrière ne proposera jamais de traité d'éducation, se contentant d'égrener ses idées au fil de ses écrits puisque, selon elle, les systèmes sont des pièges qui « *ne servent qu'à égarer méthodiquement* »¹. Elle établit différents points de vue, différentes méthodes, ne proposant que rarement un jugement ou une condamnation. Elle module ses réflexions sur l'éducation en fonction des personnages, de leur histoire, de leur destin, créant des expériences qui permettent d'opposer différentes façons de penser sans jamais vraiment prendre parti. Jacqueline Letzer, dans son ouvrage *Intellectual Tacking : Questions of Education in the Works of Isabelle de Charrière*, qualifie cette attitude de « louvoisement », comme si l'auteure, telle un marin, évitait les écueils dangereux en ne procurant aucune réponse définitive à toutes les questions du siècle. Elle souligne également que l'intention d'Isabelle de Charrière « *was not to provide a single and definite answer to each of the*

1 *Œuvres complètes*, Éd. J-D. Candaux, C.P. Courtney, P. Dubois, S. Dubois, P. Thompson, J. Vercruysse, D.M. Wood., 10 tomes, Amsterdam : Van Oorschot, 1982 ; Tome 1, p.163. On notera désormais *OC* pour référer aux œuvres complètes d'Isabelle de Charrière.

*questions she raised, but rather to suggest a variety of possible answers*¹
». Toutes ces « réponses possibles » sont autant de moyens de tempérer les opinions contrastées du XVIIIe siècle dans le but de les accorder et d'arriver à une harmonie, certes utopique, mais espérée. Cette pratique de la tempérance que l'on retrouve dans l'ensemble de son œuvre et de sa correspondance est particulièrement intéressante pour le traitement du thème de l'éducation et des différentes méthodes d'instruction que l'auteure déploie dans ses écrits.

Éléments biographiques

Isabelle Agneta Elisabeth van Tuyll van Serooskerken van Zuylen, née le 20 octobre 1740 au château de Zuylen, proche d'Utrecht, et morte à Colombier, près de Neuchâtel, le 27 décembre 1805, « *a aimé le succès et la séduction, elle a été la petite 'merveille' qui éblouissait ses compatriotes et les visiteurs étrangers, mais elle a vite mesuré le prix qu'il lui faudrait payer pour jouir de cette supériorité*² ». Fille aînée d'une famille de la haute noblesse hollandaise, celle que l'on surnomme alors « Belle » grandit dans un environnement aimant et éclairé. Elle bénéficie d'une instruction éclectique ; dans les premières années, on lui enseigne les « petites sciences des femmes » : lecture, écriture, calcul, religion, bonnes mœurs, langue

1 « ... *n'était pas de procurer une réponse unique et définitive à chacune des questions soulevées, mais plutôt de suggérer une multitude de réponses possibles* ».

2 Roland Mortier, « Isabelle de Charrière et l'idée du bonheur » in Une Européenne : Isabelle de Charrière en son siècle, Actes du colloque de Neuchâtel, 11-13 novembre 1993.

française, quelques notions d'histoire et de géographie, musique, dessin et enfin les travaux de dame qu'elle n'aime pas vraiment, tant la couture et autres activités de ce genre l'ennuient. A ses huit ans, on la confie aux soins d'une gouvernante de langue française, Jeanne-Louise Prévost, véritable guide intellectuel et moral pour Belle qui, bien des années plus tard, poursuivra une correspondance amicale avec sa gouvernante partie à Genève. Celle-ci la pousse à perfectionner la pratique des langues étrangères et lui conseille différentes lectures, notamment nombre de classiques français qui deviennent les favoris de la jeune fille. Ils servent, selon la gouvernante, à former le cœur et le jugement, et, associés à la pratique régulière de l'écriture, à affiner l'esprit. Elle accompagne également la jeune fille en voyage à Paris, en Europe, lui offrant une ouverture d'esprit et une curiosité pour le monde qui caractérisera par la suite l'œuvre de Mme de Charrière. Belle complète cette éducation en suivant les cours de ses frères donnés par différents précepteurs, s'initiant à la physique, aux mathématiques, à la philosophie ou encore au latin. Largement autodidacte, elle va parfaire cette éducation disparate, exceptionnelle pour une jeune fille du XVIIIe siècle, avec ses nombreuses lectures personnelles.

La mort de sa mère, en 1768, provoque un changement dramatique chez Belle. Jusqu'alors, la jeune femme s'est épanouie dans le cercle aristocratique d'Utrecht, brillant par son esprit et son charme. Elle a continué à voyager en Europe et ses nombreuses correspondances se mettent peu à peu en place, son éducation

affective se faisant avec douceur. Les prétendants, cependant, ne sont pas aussi nombreux que l'on pourrait l'imaginer. Bien que de très haute noblesse, Belle n'attire que peu de partis à cause de sa réputation d'originale, et de son intelligence qui effraie. De plus, la publication en 1862 du *Noble*, son premier écrit, a fait scandale : ce conte satirique sur les prétentions ridicules de l'ancienne noblesse a reçu un accueil outré, et, bien que le conte ait été publié anonymement, il ne faut que peu de temps aux lecteurs d'Utrecht pour comprendre qu'il s'agit de Belle de Zuylen. Elle n'est donc que peu courtisée, sinon par des intellectuels tels que l'auteur écossais James Boswell ou par des coureurs de jupons comme David-Louis Constant de Rebecque, oncle de Benjamin Constant. Mais, en 1768, tout change et Belle décide d'épouser l'ancien précepteur de ses frères, Charles-Emmanuel de Charrière, appartenant à la petite noblesse du Pays de Vaud, homme de devoir et d'esprit. La mésalliance est telle qu'elle en devient proverbiale dans la région, et l'union ne comble pas les attentes d'Isabelle, qui ne tarde pas à s'ennuyer profondément et à ressentir douloureusement la solitude dans son manoir suisse du Pontet, à Colombier. Ce sont ses multiples amis qui vont contribuer à lui faire oublier sa mélancolie et c'est avec eux qu'elle va achever son éducation sentimentale.

Forte de ces expériences de vie, Isabelle de Charrière va devenir, dans sa maturité, un mentor pour les jeunes gens qui font partie de sa vie. En première ligne, l'auteur Benjamin Constant, rencontré en 1787 à Paris ; le jeune homme a vingt ans, elle en a quarante-sept,

une vieille femme pour l'époque, pourtant leur entente intellectuelle est immédiate, leur amitié passionnée. Isabelle l'encourage dans son écriture et leurs discussions, orales ou épistolaires, sont intenses, portant sur tout et sur rien : l'important est d'échanger ses idées. Mais avec l'apparition de Mme de Staël dans la vie de Constant, l'amitié se brouille et leur correspondance s'arrête. Isabelle de Charrière prend également sous son aile différents jeunes gens : Henriette L'Hardy, jeune femme cultivée qu'elle placera à la cour de Prusse ; Henriette Monachon, sa femme de chambre ; Camille de Roussillon, jeune émigré ; Marianne Ustrich, jeune bergère savante ; Isabelle de Géliou, fille du pasteur de Colombier. Parmi ces jeunes gens, son neveu Willem-René a une place à part, déjà grâce à la parenté qui les unit, ensuite par l'implication d'Isabelle de Charrière dans le perfectionnement de l'éducation de son neveu. Mais l'indolence de ce dernier s'oppose à la rigueur de sa tante et la tentative se solde par un échec. Toutes ces expériences de mentorat alimentent les écrits romanesques d'Isabelle de Charrière où l'on retrouve nombre de parents, tuteurs et professeurs qui guident, dirigent et conseillent les jeunes personnages.

La place de l'éducation dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière

L'œuvre d'Isabelle de Charrière est multiple, empruntant différentes pratiques d'écriture : romans, essais, correspondances, poésie, théâtre. Il faut aussi noter les différentes compositions

musicales, que l'on retrouve dans les *Œuvres Complètes*¹, marquant la passion et la rigueur de musicienne de l'auteure. Cette multitude de traces de la pensée de Mme de Charrière offre une opportunité sans pareil de la comprendre dans son unité, dans sa complexité et dans ses réflexions. C'est pour cette raison que notre questionnement se base sur l'ensemble de ses écrits, littéraires et mêmes musicaux, dans la perspective des pratiques de tempérance dans l'éducation. Bien évidemment, certains romans, pièces de théâtre ou essais sont plus pertinents que d'autres dans cette réflexion et seront cités fréquemment ; tout particulièrement les comédies *Elise ou l'Université* et *Comment la nommera-t-on ?*, les romans *Lettres de Mistress Henley*, *Lettres écrites de Lausanne*, les cycles de *L'Abbé de la Tour* et des *Finch*, enfin les essais *Réflexions sur l'éducation* et *Courte réplique à l'auteur d'une longue réponse*. Nous utiliserons également la correspondance, riche d'idées et d'anecdotes.

Les questionnements autour de l'œuvre de Mme de Charrière sont multiples et l'on peut se demander en quoi elle se démarque des auteurs de son siècle. Certains ouvrages soulignent le fait qu'il s'agit d'une femme, ainsi que la question de l'écriture féminine, mais il semble réducteur de limiter Isabelle de Charrière au proto-féminisme bien que, nous le verrons, l'évolution de la condition féminine lui tient à cœur. D'autres ont insisté sur ce thème de l'éducation, notamment lors du colloque *Belle de Zuylen* ;

1 OC, Tome X.

Isabelle de Charrière – éducation, création, réception ; dans cette perspective éducative, toute la pensée de l’auteure se retrouve, condensée, développée, parfois même amplifiée. De plus, on peut se demander quelles sont exactement les aspirations éducatives d’Isabelle de Charrière, en quoi sa quête d’idéal lui permet d’arriver à un perfectionnement de l’individu, et donc de la société. Mais toute son originalité réside dans le fait qu’elle n’impose jamais un avis tranché, et l’on peut s’interroger sur ce balancement entre les différentes idées de l’époque. Nous caractériserons son approche par une certaine *pratique de la tempérance* entendue dans le double sens de la modération morale et de la modulation musicale, ce qui implique une multiplicité des points de vue, des opinions, des choix, provoquant une réflexion ininterrompue chez le lecteur qui, par voie de conséquence, est constamment interrogé sur ses propres convictions. Nous allons donc nous demander en quoi l’éducation peut être considérée comme une pratique de la tempérance dans l’œuvre d’Isabelle de Charrière, et quelle est la résonance de ses idées dans le contexte intellectuel et historique du XVIII^e siècle.

Nous consacrerons la première partie de ce mémoire à la composition de ce que nous pouvons appeler le programme éducatif utopique d’Isabelle de Charrière, à la recherche d’un accord parfait entre toutes les disciplines qu’elle juge nécessaires pour une éducation idéale. Entre culture, cosmopolisme et perfectionnement de soi, on s’interrogera sur le but de cette éducation à la fois moderne et traditionnelle. Nous nous pencherons

ensuite sur les nuances de son écriture, à la fois laboratoire éducatif et reflet d'une époque troublée, mouvementée, où la prudence est de mise, expliquant peut-être ce louvoiement mis en avant par Jacqueline Letzer. Enfin, la dernière partie s'intéressera à sa réflexion sur la société, au travers d'un questionnement sur une éducation différente selon son destinataire, allant contre les principes d'universalité et d'égalité présentés à la même période. Mais Isabelle de Charrière, auteure partagée entre deux époques, marque sa différence en tempérant la réflexion des Lumières, remettant en cause les principes de la Révolution et questionnant sur le statut des femmes et des classes sociales.

I. A la recherche de l'accord parfait

L'éducation, selon Isabelle de Charrière, peut prendre différentes voies pour atteindre le but ultime : un individu parfait, tourné vers le monde et l'avenir, s'appuyant dans le même temps sur le savoir des Anciens. Ouverture d'esprit, culture, cosmopolitisme, expérience, tout doit avoir un sens, une utilité. Elle préconise donc le zèle et l'application à ses « élèves », leur conseille d'avoir une ambition qui les fera avancer vers un avenir brillant. Ces recommandations générales, très originales, sont très présentes dans sa correspondance, mais sont beaucoup plus nuancées dans ses romans et pièces de théâtre. On ressent dans ces textes qu'Isabelle de Charrière est consciente du caractère utopique de cette éducation « parfaite » qui, confrontée à la réalité, ne peut s'accomplir selon les clichés et les espoirs abstraits. Elle propose donc différentes situations, différents programmes, différents personnages qui tentent de réaliser une éducation, plus ou moins réussie selon les cas.

A. Une culture différente

Isabelle de Charrière place au fondement de tout apprentissage ce qu'on appellerait aujourd'hui la culture générale.

Il s'agit moins d'apprendre des contenus précis que de développer une intelligence capable de traiter tous les problèmes qui se présenteront. On comprend d'ores et déjà la difficulté de son « programme » éducatif puisque cette culture, par définition, est infinie et se renouvelle chaque jour. Trois axes majeurs se démarquent cependant dans l'acquisition de cette culture : la lecture, l'observation et l'expérience, autant de moyens de s'instruire et d'apprendre. Il convient donc d'être attentif à son entourage, au monde, et, surtout, d'avoir une soif continuelle de connaissances.

1. *Lecture*

La lecture peut soulager partiellement cette soif. On comprend l'importance que lui donne Isabelle de Charrière lorsque l'on considère sa propre passion pour la lecture. Grâce à sa gouvernante, la jeune Belle va dévorer tous les ouvrages à sa disposition, parfois trop « tôt » selon Jeanne-Louise Prévost pour certaines œuvres, tel que *L'Esprit des Lois* de Montesquieu qu'elle lit à dix-huit ans. Sa liste de lecture se compose de tout ce qu'il faut avoir lu au XVIII^e siècle : les philosophes européens tels que Locke, Kant ou Helvétius, les classiques français comme Molière, Bossuet ou Fontenelle, du théâtre anglais, Shakespeare, ou des romans espagnols, *Don Quichotte*, et bien sûr, des auteurs grecs et

romains, Cicéron, Pline ou encore Plutarque. A ses yeux, il s'agit donc d'un apprentissage de base, essentiel, appliqué quasiment dans tous les récits d'éducation qu'elle propose et qui, à son sens doit être démocratisé. Cette idée est en conformité avec certains philosophes du XVIIIe siècle qui aspirent à généraliser cet apprentissage en France et en Europe. Isabelle de Charrière, quant à elle, confie le soin de lire à ses « élèves » le plus tôt possible, s'opposant ici à l'un de ses modèles, Jean-Jacques Rousseau. Celui-ci n'apprend la lecture à son Emile qu'à quatorze ans, laissant son élève dans l'état de nature le plus longtemps possible, alors qu'elle souhaite commencer l'apprentissage rapidement, en débutant par la lecture.

A son sens, les livres représentent le savoir universel, infini, illimité dans le temps. Il est donc essentiel de les étudier, de les comprendre, de diversifier ses lectures afin d'étendre son champ de connaissance. Pourtant, elle souligne dans son œuvre romanesque et théâtrale la dangerosité potentielle de la lecture, notamment pour les jeunes filles. Thème récurrent dans la littérature du XVIIIe siècle, la lecture de romans par celles-ci est souvent la source de soucis : les romans auraient une tendance fâcheuse à donner de l'esprit à ces demoiselles, péril dont l'on espère se garder en leur prescrivant des histoires à l'eau de rose. Dans *Sainte-Anne*¹, le personnage éponyme s'interroge sur les bienfaits de l'apprentissage de la lecture pour sa fiancée, Babet d'Estival, soulignant le danger de se retrouver avec une épouse instruite, potentiellement indocile. Il préfère un

¹ OC, Tome IX, pp.255-348.

savoir plus « authentique », moins livresque, opposant l'exemple de son ancienne fiancée, Mlle de Rhédon, instruite et intelligente, à celui de Babet d'Estival, simple mais connaissant les plantes médicinales. De plus, Sainte-Anne considère que les livres de science devraient être réservés aux professions qui en ont l'utilité, écartant par là-même une grande majorité des femmes de ces lectures. Ainsi, les livres sont accessibles à tous, mais tout le monde ne peut apprécier leur contenu de la même manière. Isabelle de Charrière prescrit donc une lecture utile, définie en fonction de son activité professionnelle ou familiale, reposant sur une solide culture de base.

Car la lecture, pour Isabelle de Charrière, c'est aussi la possibilité de s'ouvrir à d'autres civilisations, anciennes ou contemporaines, un vecteur historico-social qui maintient un lien entre les époques. C'est d'abord un accès privilégié au savoir du passé, à la sagesse des Anciens, notamment grâce aux historiens et philosophes de l'Antiquité. Isabelle de Charrière relit régulièrement les classiques grecs et romains, recommandant à ses pupilles de faire de même, ainsi que le souligne Sainte-Beuve à propos de Benjamin Constant¹ : « *Il relit ses classiques sur le conseil de Mme de Charrière, laquelle les lisait elle-même dans les textes, au moins les latins* ». Ils sont pour elle la base du savoir de sa propre époque, la clef d'une sagesse permettant de mieux comprendre son temps. La lecture ouvre également à d'autres cultures, d'autres

1 SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, « Benjamin Constant & Mme de Charrière » in *Portraits littéraires*, Paris : R. Laffont, 1993, p.677.

civilisations, offrant à son lecteur un voyage immobile à travers le monde. Isabelle de Charrière, nous allons le voir, considère le voyage comme un passage obligatoire dans une éducation, la lecture constitue donc le premier palier de ces découvertes qui amènent à une meilleure compréhension du monde et de l'autre. Ce monde, dont elle se sent si éloignée à Colombier et qu'elle ne cesse de vouloir parcourir, lui parvient par bribes par l'entremise de ses lectures, qu'il s'agisse de livres, de journaux ou de lettres. Et c'est peut-être l'intérêt majeur, pour elle, de la lecture : se tenir au courant des idées de son temps, en saisir les multiples ramifications pour pouvoir se faire une opinion, en discuter, voire même proposer ses propres arguments ; au final, la lecture peut être vue comme une pratique solitaire, mais pour Isabelle de Charrière, c'est un mouvement vers l'autre, pour le comprendre et pour le découvrir.

2. *Observation*

Malgré son amour des livres, Isabelle de Charrière « *déteste les connaissances stériles et livresques que l'on impose à un enfant : il faut qu'il assimile naturellement une science utile et pratique* »¹. Cette citation de l'introduction du recueil de *L'abbé de la Tour*, dans les *Œuvres complètes*, souligne le caractère naturel de l'éducation,

¹ OC, Tome IX p.19.

naturel dans le sens rousseauiste du terme, souhaité par Isabelle de Charrière. En première ligne de cette éducation non-académique figure la pratique de l'observation. L'observation fait partie de ces réflexes que l'on acquiert par instinct, dès les premiers jours de sa vie. Principe roi de la Marquise de Merteuil, personnage emblématique des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, l'observation devient au XVIIIe siècle une valeur majeure, en particulier dans le monde social, permettant de se découvrir soi-même pour mieux percer les autres à jour, grâce à leurs attitudes et mimiques ; une découverte des autres qui développe la curiosité, et donc les connaissances, ouvrant à une culture différente, utile pour mieux appréhender la société et ses dangers. Isabelle de Charrière possède un sens aigu et mordant de l'observation, en témoignent les *Lettres Neuchâteloises* dans lesquelles elle décrit avec précision et ironie la bourgeoisie de la cité, alors prussienne¹, se moquant de leur mondanité outrée. Il va sans dire que les Neuchâtelois apprécieraient peu les sarcasmes du petit roman épistolaire.

Elle considère donc l'observation comme une pratique essentielle, nécessaire à la compréhension du monde et de la nature. Elle-même, dans sa jeunesse, a pu au cours de ses voyages observer les villes, les paysages, les gens. Les leçons de physique données par Johannes David Hahn, professeur de physique et de médecine à l'Université d'Utrecht, suivies avec ses frères, vont lui apprendre la rigueur de l'observation scientifique. Elle l'utilise dans ses romans,

1 Sous l'égide du roi de Prusse depuis 1707, Neuchâtel entre dans la Confédération helvétique en 1814 tout en restant propriété prussienne jusqu'à la révolution neuchâteloise de 1848.

dans les portraits de personnages notamment. Son regard aigu relève chaque petit détail, chaque imperfection, et elle ne s'épargne pas, comme en témoigne l'autoportrait *Portrait de Zélide*¹ dans lequel elle se décrit, dès les premières lignes, sans aucune complaisance :

« Compatissante par tempérament, libérale et généreuse par penchant, Zélide n'est bonne que par principe ; Quand elle est douce et facile, sachez lui en gré, c'est un effort. Quand elle est longtems civile et polie avec des gens dont elle ne se soucie pas, redoublez d'estime, c'est un martyre. Naturellement sa vanité est sans borne ».

Au-delà des apparences, l'observation devient physiognomonie et discerne sous les visages l'âme et ses tourments, dévoilant le caractère et la personnalité. Ce talent d'observation se retrouve dans certains personnages d'Isabelle de Charrière, souvent domestiques, à l'instar de Joséphine, dans *Trois Femmes*, ou encore de Caroline dans *Elise ou l'Université*². Leur place de femme de chambre leur permet de voir sans être vues, de recevoir des confidences, ou encore d'observer dans l'intimité de la chambre leur maîtresse, perçant à jour leurs plus secrètes pensées.

Mais l'observation peut aussi être critique, il faut observer pour mieux s'opposer, pour développer son propre jugement, pour savoir sous quel angle attaquer son adversaire. A la base des débats

1 OC, Tome X, pp.35-39.

2 OC, Tome VII, pp.407-460.

ou encore de la philosophie, la pratique de l'observation permet d'aller au-delà des préjugés et des apparences, de dépasser la première impression. Dans la comédie *Comment la nommera-t-on*¹, Isabelle de Charrière met en scène une femme riche et cultivée, la Comtesse d'Ossan, condamnée par sa réputation de pédante et jugée sans vergogne par un jeune prétendant de sa nièce, le vicomte de Verteuil. Celui-ci, prenant la jeune femme pour une domestique, lui déclara que la Comtesse, vantée pour son esprit, est sans aucun doute « *l'opposé d'une femme simple, naïve & naturelle* »², soit tout le contraire de ce qu'un homme est en droit d'attendre de son épouse. La pièce s'attache par la suite à lui démontrer son erreur de jugement en lui faisant côtoyer la Comtesse et son cercle d'habitues, plus particulièrement Madame d'Erviex, véritable pédante cette fois-ci. Verteuil se rend alors compte de sa méprise, tout comme le Comte d'Ossan qui prend conscience de sa négligence auprès de sa femme. Isabelle de Charrière joue donc, dans cette pièce, sur le jeu des réputations, des préjugés, et parvient à rétablir l'épouse bafouée au statut de femme estimable. La pratique de l'observation est, par conséquent, l'un des axes majeurs de l'éducation aux yeux d'Isabelle de Charrière, évitant les erreurs de jugement encourus par ceux qui accordent foi à l'ouï dire, et aiguisant le regard critique.

1 *OC*, Tome VII, pp.123-175.

2 *OC*, Tome VII, p.131.

3. *Expérience*

Le dernier apprentissage indispensable pour elle est, une fois de plus, non-académique ; on l'acquiert en grandissant, sans même en prendre conscience parfois. L'expérience, au même titre que la lecture ou l'observation, offre une culture différente, plus large, et ce dans de nombreux domaines ; que ce soit la culture du corps ou celle de l'esprit, elle apporte une plus grande connaissance de soi et des autres. Colette Cazenobe, dans son essai sur *La philosophie d'Isabelle de Charrière à l'épreuve de la Révolution*¹ souligne qu'Isabelle de Charrière « convient par exemple que, dans la formation de la personnalité, [...] d'une façon générale, tous les acquis de l'expérience jouent un rôle capital ». Il y a d'abord les expériences de la vie, celles qui se basent sur les erreurs humaines ou encore sur les expérimentations sensorielles. Ce sont peut-être celles dont Isabelle de Charrière se sert le plus dans ses romans : les personnages principaux sont confrontés à des choix, se trompent souvent et doivent réparer leurs erreurs, à l'instar de Henri Meyer, dans les *Lettres Neuchâteloises*, tentant d'aider Julianne, la jeune servante qu'il a mise enceinte, et de garder bonne figure auprès de celle qu'il aime, Marianne de la Prise. On peut aussi considérer les expériences « matérielles », scientifiques ou artistiques, où l'on se retrouve face à un phénomène qui nous en apprend plus sur le

¹ Actes du colloque de Neuchâtel, *Une Européenne : Isabelle de Charrière en son siècle*, Hauterive-Neuchâtel : Ed. Gilles Attinger, 1994, p.98.

monde et son mode de fonctionnement. Ces expériences élargissent le champ du savoir, interrogeant sur les émotions ressenties, les réactions observées, les réflexions naissantes. L'éducation par l'empirisme est de plus accessible à tous ; c'est une instruction gratuite, presque automatique, qui permet à tout un chacun de remettre en question sa perception du monde et ses convictions.

Isabelle de Charrière met en avant le problème de la transmission de l'expérience entre les générations. L'expérience s'acquiert avec l'âge et peut se révéler être aussi bien un avantage qu'un handicap. Si l'on prend l'exemple de *La Nature et l'Art*¹, les deux frères, Henri et William, sont l'exemple même des pères qui tentent de transmettre leurs valeurs et leurs savoir-faire à leurs fils, également nommés Henri et William. Le premier va transmettre la générosité à son fils, alors que l'autre lui donne l'amour du savoir, mais aussi de l'argent, ce qui conduira au final à la perte du père et du fils. Le passage des expériences peut donc s'avérer dangereux lorsque celles-ci ne sont pas menées par les meilleurs sentiments ; il faut que le parent ou « l'instructeur » soit conscient de ses défauts, de ses méprises, pour pouvoir éviter aux générations suivantes les erreurs déjà commises. C'est dans le cycle des *Finch*² qu'Isabelle de Charrière illustre le mieux cette question, grâce à la relation entre Sir Walter Finch et son fils William, mise en avant dans le titre même : *Sir Walter Finch et son fils William*. En suivant de manière chronologique, au moyen du journal de Sir Walter, la vie de

¹ OC, Tome VIII, pp.505-605.

² OC, Tome IX, pp.507-607.

William à partir de sa naissance, il nous est donné à voir l'évolution et l'éducation du jeune homme, mais également les questionnements de Sir Walter sur ce qu'il doit transmettre à son fils, connaissances et expériences confondues. Il finit par lui offrir ce journal, lui donnant par là même un recueil de ses expériences que William pourra interpréter à sa façon, de manière subjective. Le cycle des *Finch* est le dernier ouvrage d'Isabelle de Charrière, on peut donc considérer que cette transmission est, à ses yeux, la meilleure solution possible.

Ce passage d'expériences est essentiel puisque c'est en expérimentant que l'on grandit, que l'on développe sa culture au-delà du savoir des livres. La jeune Emilie, du roman *Trois Femmes*, a été élevée dans un système de valeurs qui n'existe plus après son émigration de la France à l'Allemagne. Elle se retrouve vite confrontée à des situations devant lesquelles elle est démunie, sans réponse. Sa femme de chambre, Joséphine, lui fait remarquer « *qu'une belle éducation est bien mauvaise, si elle ferme les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde* ». Emilie multiplie alors les expériences affectives, humaines, et grâce à l'entremise de Joséphine, elle arrive à dépasser le savoir acquis dans les romans et à oser aller au devant des événements. Pourtant, l'expérience n'est pas toujours positive, comme l'écrit Henri Meyer, le héros des *Lettres Neuchâtelaises*, à un ami : « *Je sens bien qu'il faut que je paie moi-même l'expérience que j'acquiers ; mais je voudrais que d'autres ne la payassent pas. Cela est pourtant difficile : car on ne*

fait rien tout seul, & il ne nous arrive rien à nous seuls ». Les regrets du jeune homme montrent que toute éducation est douloureuse, compliquée, puisqu'elle ne s'acquiert pas sans mal. De plus, il souligne l'omniprésence des autres, du fait que nous ne soyons jamais seuls, marquant l'importance du monde dans n'importe quelle éducation. La culture, dans son sens le plus large, amène donc à se tourner vers l'autre selon Isabelle de Charrière, et on peut même considérer cela comme une fin en soi.

B. Un cosmopolitisme sans frontière

Si la culture est essentielle, et ce dans n'importe quelle éducation, la notion de cosmopolitisme l'est tout autant. Voyageuse infatigable, polyglotte, épistolière fidèle, Isabelle de Charrière réserve une large place à l'ouverture au monde dans sa vie et dans son œuvre. L'apprentissage des langues, par exemple, est un passage obligé pour ses pupilles, et elle use de différents stratagèmes dans ses romans pour perfectionner la pratique linguistique de ses personnages. Mais les voyages et les correspondances offrent aussi une meilleure connaissance du monde et des cultures en créant des liens entre toutes les nations, sans discrimination envers les différences de langage ou de culture.

1. Langues

Au même titre que l'apprentissage de la lecture, celui des langues est essentiel dans l'éducation « idéale » d'Isabelle de Charrière. On peut s'interroger sur cette importance qu'elle lui donne, avant l'arithmétique ou encore les leçons de religion. Atout nécessaire pour communiquer et échanger avec les autres, la maîtrise d'une ou plusieurs langues étrangères apparaît quasiment dans toutes les éducations proposées dans son œuvre romanesque et théâtrale. Elle-même parle, comprend et écrit le français, l'anglais, l'allemand et l'italien, auxquels s'ajoute le hollandais, sa langue natale. Elle préconise de la même façon cet apprentissage à ses pupilles, et notamment à son neveu, Willem-René, dans les nombreuses lettres qu'elle lui envoie ; on peut citer, par exemple, celle du 21-22 avril 1800¹ : « *Je vous recommande votre langage. Le Hollandois comme le françois* », mélangeant dans sa lettre le français, l'anglais et le hollandais. De la même façon, ses romans et pièces de théâtre sont écrits dans différentes langues ; elle traduit même certains ouvrages, comme *La Nature et l'Art*, roman anglais d'Elizabeth Inchbald, sur lequel elle travaille avec son élève Isabelle de Géliou. La pratique de ces langages doit cependant être correcte, sans faute de grammaire ou d'orthographe, ennemi d'une écriture fluide et agréable. Les langues sont donc au centre de l'éducation

1 OC, Tome VI, p.55.

aux yeux d'Isabelle de Charrière, garantes d'une ouverture au monde, aux cultures et aux autres.

Certaines langues ont les faveurs d'Isabelle de Charrière, qui les recommande pour différentes raisons. Il y a, à la base de toute autre, le latin, qui permet de comprendre la construction et l'étymologie des langues modernes, comme le souligne la mère de Cécile dans *Lettres écrites de Lausanne*¹ : « *Pourquoi, direz-vous, lui avez-vous fait apprendre le latin ? Pour qu'elle sût le françois sans que j'eusse la peine de la reprendre sans cesse [...]* ». Le français, justement, est peut-être la langue la plus importante pour Isabelle de Charrière, puisque outre son statut de langue internationale de l'époque, c'est celle des classiques du XVIIème siècle qu'elle admire, Molière, Montesquieu, mais aussi celle de la plupart des philosophes du XVIIIe siècle, Rousseau, Voltaire, Diderot. L'anglais est également indispensable, que ce soit pour les voyages ou pour la lecture des romans et pièces de théâtre. Isabelle de Charrière affectionne tout particulièrement Londres, où elle a séjourné à plusieurs reprises, mais aussi l'Ecosse, pays de James Boswell, auteur et soupirant d'un temps. Elle considère qu'il faut savoir parler italien, pour pouvoir lire Le Tasse et les auteurs de la Renaissance, toutefois, elle trouve cette langue facile à apprendre – elle-même l'a apprise seule –, et lui préfère l'apprentissage de l'allemand, beaucoup plus difficile à son sens. Bien évidemment, il s'agit aussi de pouvoir lire dans cette langue, Goethe ou Kant par exemple.

1 OC, Tome VIII, p.148.

Autant de langues qu'il convient de pratiquer, à l'oral ou à l'écrit, afin de s'améliorer, encore et toujours, afin d'atteindre la perfection tant espérée.

A cette fin, Isabelle de Charrière propose différents exemples d'apprentissage, très variés mais qui font tous partie, à leur façon, de sa propre éducation. Le précepteur, pour les garçons, ou la gouvernante, pour les filles, sont la première voie possible pour éduquer les enfants, la plus courante également dans les familles aisées. Isabelle de Charrière a bénéficié des leçons de Jeanne-Louise Prévost et elle reproduit ce modèle dans ses différents ouvrages, à l'image de l'abbé de la Tour dans *Trois Femmes*. Elle introduit également le personnage de la femme de chambre étrangère dans *Henriette et Richard*¹, la jeune Henriette étant servie par une Italienne et une Allemande, puis par une Espagnole et une Anglaise. Cette méthode ingénieuse oblige la jeune fille à leur parler dans leurs langues respectives si elle espère être obéie. On peut également évoquer la pratique de l'immersion directe dans le pays, qui amène un apprentissage rapide grâce à une utilisation quotidienne de cette langue. Isabelle de Charrière illustre cette méthode en mettant en scène des jeunes émigrés français bien obligés d'apprendre la langue de leur pays d'accueil. C'est encore une fois dans *Trois Femmes* que l'on en trouve l'exemple le plus intéressant. Emilie, réfugiée en Allemagne, apprend l'allemand en compagnie du maître d'école d'Altendorf, afin de se rapprocher de

1 OC, Tome IX, pp.269-407.

son amant, Théobald. Cela s'effectue non sans difficulté comme le remarque leur amie Constance, qui se moque de la difficulté systématique des Français à apprendre une nouvelle langue ; il est amusant de constater que, déjà au XVIII^e siècle, les Français avaient cette réputation... Enfin, pour compléter ce répertoire de méthodes, il convient d'ajouter les voyages qui, aux yeux d'Isabelle de Charrière, sont le meilleur moyen pour se former.

2. Voyages

Les voyages sont donc pour elle l'un des meilleurs moyens pour apprendre une langue, mais également pour découvrir d'autres cultures. Ses personnages se déplacent beaucoup, de gré ou de force, qu'il s'agisse d'émigrés ou de jeunes gens complétant leur éducation. Les exemples sont nombreux, à l'instar de Caliste dans les *Lettres écrites de Lausanne*, ou encore Albert dans *Le Mariage rompu*¹. Les voyages occupent une place importante non seulement dans l'œuvre mais aussi dans l'existence d'Isabelle de Charrière. Elle séjourne en France, en Suisse, en Allemagne ou encore en Angleterre dès son plus jeune âge, accompagnée d'abord par sa gouvernante, puis par sa famille ou son mari. Elle apprécie ces moments de transition, coupés de la vie quotidienne ; ils représentent une liberté à laquelle elle aspire sans toutefois pouvoir

1 OC, Tome VII, pp.603-637.

l'espérer sur une base durable, enfermée dans un mariage qui a déçu ses attentes. C'est aussi l'occasion pour elle de découvrir de nouveaux lieux, des personnes différentes, d'aller vers un inconnu qui la fascine et l'attire. Il n'est donc pas étonnant que le voyage soit aussi présent dans ses éducations romanesques et réelles, instruisant autant qu'un précepteur, sinon plus. Néanmoins, on ne se déplace pas n'importe où, avec n'importe qui et pour n'importe quelle raison dans les romans d'Isabelle de Charrière. Ressort dramatique ou simple changement de décor, le voyage permet à l'auteure de mettre en contact différents personnages, différents univers.

Car l'idée, la philosophie d'Isabelle de Charrière se résume à cela : l'ouverture au monde permet l'ouverture d'esprit. En découvrant l'autre, on devient autre, on grandit, on s'éduque, et c'est exactement ce qu'elle attend de l'éducation, et plus particulièrement du voyage. Rien n'est plus intéressant pour elle que de découvrir l'inconnu, raison pour laquelle elle préfère se placer du point de vue d'un personnage différent : « *J'aime mieux n'introduire que des personnages ayant leur façon de penser particulière & agissant en conséquence que de raisonner pour mon propre compte* »¹. Cette posture n'est pas sans rappeler Montesquieu, qu'elle admire, et ses *Lettres Persanes*, où un groupe de Persans donnent leurs impressions sur la France, critique à peine voilée du système politique, économique et religieux français. Isabelle de Charrière prête donc régulièrement sa plume à des

1 OC, Tome V, lettre à Huber, 20-21 juillet 1798.

personnages très éloignés d'elle, se travestissant à l'envi en lord anglais – dans la saga des *Finch* ou dans *Caliste* – ou encore en abbé-mentor – dans *Trois Femmes* ou dans *Henriette et Richard*. Autant de points de vue différents qui lui permettent d'exposer la complexité de ses idées en présentant leur diversité et leurs contradictions. L'auteure s'incarne en divers personnages, raisonnant chacun à leur façon, et dans ces voyages imaginaires d'un esprit à un autre, elle trouve le moyen de se réaliser en tant que femme du monde et citoyenne universelle.

James Boswell disait d'elle, en 1763: « *But she from my heart has caught the flame / Has nothing Dutch about her but the name* »¹. Les voyages d'Isabelle de Charrière l'ont effectivement éloignée de ses origines hollandaises, l'ont fait évoluer, elle et ses idées. Le cosmopolitisme lui paraît essentiel dans l'éducation en général dans le but rêvé de pouvoir construire un monde en paix où circule les idées. Elle est consciente du caractère utopique de ce projet, mais le maintient malgré tout en recommandant dans sa correspondance et dans son œuvre les voyages et l'ouverture au monde à tout un chacun. Les princes sont notamment visés et l'on sent l'intérêt d'Isabelle de Charrière pour la question de leur éducation ; les conséquences d'un prince sans instruction sont à son sens terribles pour les peuples. Dans *De l'Esprit et des Rois*², deux sages, Basilagogue et Amphidoxon dialoguent sur l'éducation à apporter à un prince ; le premier, se plaçant comme le père de

1 « *Mais celle qui de mon coeur a attrapé la flamme / N'a d'hollandaise que le nom* ».

2 *OC*, Tome IX, pp.227-253.

l'enfant, déclare que s'il était « *en paix avec [ses] voisins [son] fils voyagerait* ». Ce à quoi son comparse lui répond qu'il mettrait en danger l'héritier présomptif en le faisant explorer le monde, mais Basilagogue rejette le principe de prudence :

« Ah ! je le sais, et qu'il n'en est que plus empressé à connaître des nations étrangères tout ce qu'il en peut connaître ; des actrices, des chanteuses, et quelques aventuriers, ce que ne laisse pas que d'avoir ses dangers aussi. Ma prudence à moi serait toute autre – mais en général il suffirait que je pusse espérer pour le prince un degré de mérite de plus, je ne m'informerais pas de ce qu'il en coûterait de périls à le vouloir obtenir »¹.

Il prescrit donc le voyage pour découvrir le monde, les autres et soi-même, quitte à prendre quelques risques. Mais le voyage solitaire ne suffit pas pour obtenir une éducation accomplie, et une vie sans vague ne permet pas d'atteindre la perfection souhaitée par Isabelle de Charrière. Pour elle, il faut vivre sa vie pleinement, dans la joie comme dans la peine, suivant les leçons de Fénelon, son modèle en terme d'éducation, qui dit dans ses *Idées sur les romans* : « *La connaissance la plus essentielle, celle du cœur de l'homme, on ne l'obtient que par des malheurs et des voyages* ».

¹ OC, Tome IX, p.249.

3. Correspondances

Il faut donc vivre avec les autres, échanger avec les autres, correspondre avec les autres, à l'image d'Isabelle de Charrière, pour parfaire son éducation. Epistolière infatigable et fidèle, ses nombreuses amitiés et relations se retrouvent dans les six tomes de correspondance, incomplètes pourtant, faisant partie des *Œuvres Complètes*. Les lettres occupent une place primordiale dans la vie de l'auteure et, comme la plupart des auteurs du XVIIIe siècle, elle passe de nombreuses heures à répondre aux courriers qu'on lui envoie. Cette correspondance est d'autant plus précieuse que l'on y retrouve le témoignage de ses mentorats, notamment ceux de son neveu Willem-René et d'Isabelle de Géliou, lorsqu'elle la place comme lectrice à la cour de Prusse. Ses longues recommandations nous apportent un complément indispensable aux idées développées dans son œuvre romanesque et théâtrale, apportant grâce à ses remarques personnelles un éclairage nouveau sur la construction de sa pensée. Elle utilise également ce mode d'expression dans ses romans puisqu'ils sont pour la plupart épistolaires, suivant la mode du XVIIIe, à l'instar des *Liaisons dangereuses* ou des *Lettres Persanes* déjà évoqués. Ce genre permet un système de points de vue multiples et une action différée, au rythme des réponses des personnages ; il n'est donc pas étonnant qu'Isabelle de Charrière est choisi ce mode d'expression, étant donné son goût pour la multiplicité des opinions et des idées.

La correspondance exige également une maîtrise de l'écriture, elle recommande donc à ses pupilles une pratique assidue de cet exercice, dans plusieurs langues quand cela est possible. Elle-même s'astreint à une correction rigoureuse, traquant la moindre faute d'orthographe ou de grammaire, mélangeant les langues et les styles selon les destinataires. La correspondance lui offre également le moyen de communiquer de manière régulière avec ses « élèves » ; elle utilise d'ailleurs le motif de la transmission de connaissances et de recommandations par l'écrit dans plusieurs de ses romans, dans *Trois Femmes* ou dans les *Finch* par exemple. Elle utilise également la correspondance comme un outil narratif, à l'exemple des *Lettres de Mistress Henley* ou des *Lettres écrites de Lausanne*, dans lesquelles des mères – belle-mère pour le cas de Mistress Henley –, racontent leurs histoire et plus particulièrement l'éducation donnée aux enfants qui sont à leur charge. Isabelle de Charrière utilise donc la correspondance de différentes façons, à la fois motif littéraire et outil éducatif, toujours dans un idéal de perfectionnement de soi. Le travail d'écriture, allié aux relations épistolaires, s'ajoute au programme d'éducation exhaustif d'Isabelle de Charrière. Il améliore l'apprentissage des langues et développe le réseau de relations amicales et littéraires de ses pupilles, tout aussi important que la maîtrise de l'écriture ou de la langue.

Outre l'instruction académique, on l'a vu, Isabelle de Charrière privilégie une éducation plus empirique, basée sur les expériences et les relations humaines. La correspondance met en avant l'un des

aspects les plus importants de sa vie : l'amitié. Elle entretient de nombreuses relations amicales durant son existence, alimentées par une correspondance abondante et quelques séjours chez les uns ou les autres. Ces amitiés sont d'autant plus importantes qu'elles l'inspirent pour ses personnages ; elle s'inspire librement, par exemple, de la famille Roëll dont elle était proche, pour écrire les personnages de Cécile et de sa mère dans les *Lettres écrites de Lausanne*. Néanmoins, son exigence et son intransigeance vont lui infliger de nombreuses déceptions, ses amis et correspondants la laissant régulièrement dans le silence, ne répondant pas ou qu'après beaucoup de temps à ses lettres. Ces moments de désappointement lui apprennent qui sont ses vrais amis, un cercle restreint se forme à Colombier à la fin de sa vie.

Cette éducation affective est, à ses yeux, aussi importante que l'apprentissage des langues ou des lettres, non seulement pour l'ouverture au monde et aux autres, mais également pour le reflet qu'il offre de soi-même, miroir de nos qualités et de nos défauts. Rappelant la phrase mythique du fronton du temple de Delphes « *Connais-toi toi-même* », la philosophie d'Isabelle de Charrière place la conscience de soi comme base de toute autre connaissance. L'éducation, selon elle, commence par la connaissance de soi pour aller vers celle des autres, la lecture pour aller vers l'écriture, l'apprentissage des langues pour pouvoir correspondre et voyager. Mais cet idéal d'éducation va bien au-delà d'un simple programme d'instruction ; il s'agit, pour Isabelle de Charrière, de servir au

mieux la communauté en éduquant chaque individu selon son rôle dans celle-ci.

C. Un perfectionnement utile à la société

Ce répertoire exhaustif des apprentissages, académiques et non-académiques, recommandés par Isabelle de Charrière, nous permet de constater l'étendue du champ des savoirs qu'elle propose et présente dans son œuvre. Dans *La formation de l'individu selon Isabelle de Charrière*¹, Laurence Vanoflen souligne cet idéal de perfection qui fascine tant l'auteure, se demandant s'il s'agit de perfectionnement ou plutôt d'une correction par l'éducation. Cependant, c'est la question de l'utilité de l'instruction qui importe véritablement pour Isabelle de Charrière et ses différents arguments défendent une certaine inégalité de l'éducation qui apparaît, au final, comme une théorie tout à fait pertinente, à contre-courant des idées révolutionnaires. Au cœur de la tendance éducative du XVIIIe siècle, elle s'inspire, rejette et développe différents modèles et auteurs, Helvétius, Rousseau, Genlis, produisant au fil de ses écrits une critique originale des théories de son époque, tout en proposant ses propres idées.

1 VANOFLEN Laurence, *La formation de l'individu selon Isabelle de Charrière (1740-1805)*, Université de Paris IV : 1997/1998

1. *Une perfection inatteignable*

Qu'appelle-t-on « perfection » au XVIII^e siècle ? Concept ancien qui fait l'objet d'un débat virulent au XVIII^e siècle, la définition de la perfection est subjective et varie d'un auteur à l'autre, mais on remarque la présence régulière de certains éléments récurrents tels que l'achèvement de soi et la difficulté d'arriver à cette perfection pour l'homme. Cette perfectibilité de l'individu, postulé notamment par Locke, est vue par Isabelle de Charrière, comme un accomplissement, une éducation aboutie, un équilibre fragile entre raison et sentiments. Culture, cosmopolitisme, bel esprit, maîtrise de la plume et des langues, connaissance des sciences et des lettres, pratique de la musique et des arts, autant d'éléments intégrant ce programme imaginaire et déconstruit qu'elle met en place dans son œuvre. Elle-même tente de s'améliorer tout au long de sa vie ; la musique, par exemple, occupe une grande place malgré les difficultés qu'elle rencontre. Composant continuellement, elle est consciente de ses imperfections et demande de l'aide aux musiciens de son temps pour corriger ses partitions et mettre en musique ses livrets : Cimarosa, Mozart, Sarti, Tomeoni ou encore Zingarelli ; ce dernier séjourne plusieurs fois à Colombier et l'aide à composer. Se jugeant incapable d'atteindre cette perfection elle-même, elle tente, par l'éducation, de faire de ses pupilles des individus accomplis. Elle met également en place des scénarios et des expériences dans ses romans pour arriver à cet aboutissement, soulevant des

questions sur les méthodes, les limites et les dangers de ce perfectionnement.

Isabelle de Charrière considère que la première difficulté, lorsque l'on recherche le perfectionnement de soi et des autres, est de ne pas tomber dans le ridicule et le pédantisme. Grande admiratrice de Molière, elle se méfie des femmes savantes et des précieuses ridicules, les mettant en scène comme figures repoussoirs. Dans la comédie *Comment la nommera-t-on* par exemple, la sagesse de la comtesse d'Ossan est mise en valeur par la prétention de Mme d'Ervioux, qui met en pratique la leçon sur les muscles qu'elle vient de suivre en marchant, « *pour voir comment cela se fait* »¹. Le savoir doit amener à une meilleure compréhension du monde et non à créer une rupture entre les intellectuels et les autres, ce qui produit un décalage presque humoristique. Trop savant, le père d'Eugénie ne sait même pas ce qui se passe chez lui ; la femme de chambre de sa fille, Caroline, se moque de lui et s'inquiète pour sa jeune maîtresse, « *livrée à [elle] même & si par un bonheur assez rare il n'est rien arrivé de fâcheux d'une liberté si grande ce bonheur pourroit [l'] abandonner si [elle] n'y mêle un peu de prudence* »². Trop savoir est donc dangereux aux yeux d'Isabelle de Charrière ; le perfectionnement doit d'abord être une maîtrise de ce que l'on apprend, de manière naturelle, comme le souligne par exemple Basilagogue dans *De l'Esprit et des Rois* : « *Ecrire et parler sont de continuels exercices de l'esprit qui le perfectionnent incessamment. Je vois dans l'expression un critérium infaillible de la pensée* »³.

1 OC, Tome VII, p.154.

2 OC, Tome VII, p.416.

3 OC, Tome IX, p.252.

L'auteure se place contre les systèmes éducatifs, qu'elle trouve dangereux et inutiles, leur préférant une méthode plus naturelle, plus rousseauiste pour le moins. Mêmes les nouveaux programmes du siècle des Lumières ne trouvent grâce à ses yeux : « *Toutes les théories nouvelles quelques parfaites qu'elles puissent être me paroîtront toujours d'une grande inutilité* »¹.

Une autre question se pose également à propos de ce perfectionnement par l'éducation : quand doit-on s'arrêter ? Y a-t-il une limite à ne pas dépasser, une frontière entre une éducation aboutie et une autre gâtée par trop de savoirs ? Cette interrogation, sous-jacente dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière, ne trouve pas de réponse et l'auteure est consciente de l'impossibilité de cette perfection.

Henriette Monachon et Marianne d'Ustrich sont sans aucun doute ses deux plus grandes déceptions sur ce plan. La première entre à peine à son service en tant que femme de chambre qu'Isabelle de Charrière prend conscience de ses capacités. Elle décide d'exploiter ses grandes qualités intellectuelles, l'éduque, la conseille, tentant de la sortir de sa condition de fille du peuple. Mais l'histoire tourne mal, Henriette dupe sa maîtresse et, enceinte d'un homme du village, tourne le dos à sa bienfaitrice. La deuxième n'a que douze ans lorsqu'Isabelle de Charrière fait sa connaissance. La jeune Marianne n'a que douze ans, mais elle lit *Les aventures de Télémaque* de Fénelon. Néanmoins, l'auteure s'aperçoit vite que la jeune fille ne possède pas les capacités nécessaires pour être éduquée et finit par abandonner son instruction.

¹ OC, Tome X, p.292.

Ces tentatives manquées reviennent comme autant d'interrogations dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière, avec cette question latente : existe-t-il un tel individu ? Peut-on atteindre cette perfection ? Il est évident que la réponse n'est pas donnée clairement, mais l'on remarque le défaitisme de l'auteure, surtout vers la fin de sa vie, qui remet en question ce modèle utopique rêvé dans ses romans tels que *Trois Femmes* ou les *Finch*. Comme tout le monde, ses personnages recherchent la perfection, que ce soit dans leur éducation, dans leur époux/épouse, dans leur vie en général ; ils ne l'atteignent jamais, en témoignent les fins souvent désabusées, voire inachevées, de ses œuvres. Seules exceptions, certaines pièces de théâtre ou encore le roman *Sainte Anne* présentent un dénouement que l'on peut qualifier d'heureux, bien que l'ironie soit présente en filigrane : Babet d'Estival épouse son amant, le héros éponyme Sainte-Anne, mais elle reste dans la plus innocente ignorance, bien loin de l'idéal personnel d'Isabelle de Charrière. Ce sont d'ailleurs les femmes qui incarnent le plus souvent cette imperfection dans son œuvre, à l'image de ce mot d'esprit de Philon, dans la comédie *Le Mariage rompu*, qui s'adresse à son pupille : « *Chez une femme, Albert, lui dirais-je, à votre âge / J'ai voulu comme vous, trouver de la raison. / J'ai courru, j'ai cherché – je suis encor garçon* »¹. Pour autant, l'auteure ne fustige pas les femmes elles-mêmes, bien au contraire, les reproches sont plutôt dirigés vers l'éducation futile et/ou domestique que l'on consent à leur donner.

1 OC, Tome VII, p.628.

2. *Education utile et instruction charmante*

Le choix du type d'éducation fait partie intégrante de la question du perfectionnement, notamment pour les femmes. Celles-ci bénéficient souvent d'une instruction plus charmante qu'utile, portant principalement sur les qualités nécessaires pour savoir gérer un ménage, être agréable à écouter et à regarder. Dès leur plus jeune âge, on leur apprend à danser, coudre, chanter, tout ce que l'on appelle communément les « petites sciences des femmes » afin, comme le rappelle Madame Leprince de Beaumont, de « *former dans une fille de quinze ans, une femme chrétienne, une épouse aimable, une mère tendre, une économe attentive, un membre de la société qui puisse en augmenter l'utilité & l'agrément* »¹. Isabelle de Charrière a été élevée selon ses principes, mais l'ouverture d'esprit de ses parents lui a permis de dépasser ces apprentissages légers et futiles, lui donnant un certain recul sur la situation éducative des femmes. Par conséquent, la question du choix du type d'éducation revient régulièrement dans son œuvre : Isabelle de Charrière privilégie l'utilité face à la futilité, en mettant régulièrement en avant ses arguments afin de conforter son point de vue. Premièrement, l'injustice de la situation : la société du XVIIIe siècle demande aux femmes d'être des parangons de vertu tout en les laissant dans l'ignorance la plus totale, leur reprochant par la suite leurs erreurs de jugement ou d'action. Dans *Louise et Albert*, roman sous-titré, à juste

¹ LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie, *Magasin des adolescentes, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*, sine loco : Nabu Press, 2012, p.10.

titre, *Le danger d'être trop exigeant*, le jeune Albert critique régulièrement son amie Louise pour son manque d'esprit, illustrant la situation générale qu'Isabelle de Charrière dénonce dans cette œuvre : « Où ont-ils pris le droit d'exiger de leurs compagnes une perfection qu'ils n'exigent pas d'eux-mêmes ? »¹. De plus, les principes inculqués sont souvent difficiles à appliquer dans la réalité, à l'image d'Emilie, la jeune émigrée de *Trois Femmes*, obligée de revoir entièrement son système de valeurs une fois plongée dans la vie réelle, loin des salons aristocratiques dans lesquels elle a été élevée. Enfin, même lorsque l'éducation est aboutie, parfaite, elle ne fait pourtant pas le bonheur et la paix des ménages, à l'instar de Mistress Henley, personnage largement inspiré d'Isabelle de Charrière elle-même selon les dires de ses amis intimes.

Au-delà de l'instruction féminine, c'est tout le système éducatif qu'elle remet en cause, dénonçant la mauvaise répartition des connaissances et du savoir-faire entre les différentes classes sociales. Elle fustige surtout le manque d'utilité des nobles, qui n'apportent rien à la société, soulignant leur embarras après la Révolution puisqu'ils ne peuvent gagner leur vie sans connaître de métier. La comédie *L'inconsolable* illustre parfaitement cet état de fait : le paysan de l'Orme s'étonne de la situation du comte d'Envers, qui a reçu tant de leçons et qui ne sait pourtant rien faire, concluant qu'il s'agit là d'une éducation malheureuse : « Je dis que vous ne pouviez pas [travailler], que sans doute vous n'aviez rien appris qui put vous servir à gagner

1 OC, Tome IX, p.421.

vosre vie»¹. Paradoxalement, elle n'approuve pas le modèle du gentilhomme menuisier de *L'Emile*, bien qu'elle soit d'accord avec le principe de base de Rousseau : « *Travailler est [...] un devoir indispensable à l'homme social* »². Les nobles doivent avoir une profession, certes, mais convenable à leur rang comme l'explique Sir Walter Finch à son fils :

« [...] je ne veux pas vous confier à un menuisier à ses ouvriers, à ses apprentis ; vous deviendriez avec eux trop différent de ce que vous devez être dans le métier d'homme opulent auquel vous paraissez destiné. [...] Dans un livre, rien n'est mieux qu'un gentilhomme menuisier ; il est l'un est l'autre avec noblesse, avec un plein succès ; mais croyez que, dans la réalité, il sera un mauvais menuisier et un plat gentilhomme ».³

Il convient donc de rester à sa place pour servir la société de son mieux, être utile aux autres selon son rang et son éducation. Isabelle de Charrière prend également en compte le facteur de la vocation, à l'image de John, éduqué en même temps que son frère de lait William Finch, qui choisit une carrière d'architecte répondant à ses goûts et ses aspirations. Il est l'exemple type du perfectionnement éducatif : fils de paysan, il réussit grâce à l'instruction reçue à devenir un individu utile à la société, satisfaisant ses propres choix.

De nombreux efforts sont nécessaires pour s'améliorer et perfectionner son éducation, et Isabelle de Charrière met fréquemment en garde contre les facilités de certains systèmes, à l'instar de ces

1 OC, Tome VII, p.311.

2 ROUSSEAU Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, livre III, p.454.

3 OC, Tome IX, p.543.

*Réflexions sur l'éducation*¹ : « Malheur aux méthodes faciles, malheur aux livres qui doivent amuser en instruisant, malheur aux gentils instituteurs qui sèment de fleurs la carrière des sciences et écartent des difficultés qu'il est si essentiel d'apprendre à surmonter ! ». En donnant le goût de l'effort aux enfants, on leur apprend également, selon l'auteure, à affronter l'adversité de manière à ce que rien ne puisse arrêter leur ambition. La volonté est la clé de ce perfectionnement éducatif, mais Isabelle de Charrière s'interroge cependant sur les limites et les dangers de celui-ci, et plus particulièrement sur les précautions à prendre. Elle recommande, par exemple, de préserver un certain équilibre entre travail et indolence, qu'elle différencie de la fainéantise ; elle écrit même un *Eloge à l'indolence* dans lequel elle s'offusque contre l'apprentissage intensif mis en place par certains systèmes : « Parmi les lieux communs qu'on prodigue aux enfants, il y en a peu qui me fatiguent autant que cette perpétuelle recommandation : faites quelque chose, il faut faire quelque chose ». Etrange réaction, à première vue pour une femme hyperactive telle qu'Isabelle de Charrière ; la suite de l'essai éclaire cette apparente contradiction, puisque, selon elle, l'indolence est nécessaire pour que l'enfant, dans l'ennui, découvre ce qu'il a réellement envie de faire, qu'il sache quelle est sa vocation. Les systèmes lui paraissent donc mauvais, trompeurs, elle préfère improviser et adapter son éducation à chacun de ses pupilles ou personnages, partant de leurs capacités de base pour les sublimer, les perfectionner. Néanmoins, elle n'est pas fermée aux idées de son époque

1 OC, Tome X, p.292.

et l'on retrouve de nombreuses références aux auteurs et œuvres traitant de l'éducation au XVIIIe siècle.

3. *Inspirations et réactions de ses contemporains*

A l'origine de la réflexion d'Isabelle de Charrière se trouve *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon, annonçant dès 1699 les débats sur l'éducation par ce roman didactique. Il présente les voyages de Télémaque et de son précepteur Mentor, miroir des relations entre le jeune duc de Bourgogne, héritier présomptif de Louis XIV, et son précepteur, Fénelon. Dans *Lettres d'Emilie à son père*, Isabelle de Charrière, par la plume de sa jeune épistolière, fait l'éloge de cet ouvrage qui, à son sens, est fondamentale pour la question de l'éducation : « *Louis XIV a beau l'appeler l'esprit le plus chimérique de son royaume, il a beau l'exiler, tout lecteur le rappelle, tout prince digne de l'être voudroit avoir été élevé par ce chimérique esprit. On cherche à connoitre ses moindres pensées, on étudie son histoire, on sait par cœur ce qu'il a écrit* »¹. Elle considère non seulement le *Télémaque* comme un roman de référence, avec la plupart de ses contemporains, mais également comme une inspiration pour ses propres œuvres, à l'instar de *Pénélope*², opéra de 1788 largement influencé par les *Aventures de Télémaque* et par son auteur. Fénelon était protégé par la dernière

1 OC, Tome IX, p.408.

2 OC, Tome VII, pp.100-109.

favorite de Louis XIV, elle-même impliquée dans la réforme de l'éducation qui s'amorce au début du XVIIIe siècle. Fondatrice de la Maison Royale de Saint-Louis¹, pensionnat novateur pour jeunes filles de tout milieu, Mme de Maintenon a bousculé les institutions en place et marqué un renouveau dans l'instruction pour les filles. Isabelle de Charrière lui rend hommage pour cette œuvre, une nouvelle fois par la plume d'Emilie qui se rêve émule de Mme de Maintenon, créant une école et dans laquelle les jeunes filles se distingueraient selon leur âge par des rubans de couleurs, à la manière des « vertes » et « bleues » de Mme de Maintenon : « *Dans ma tendre enfance, je fesois des projets, [...] un institut que j'arrangeois, [...] habillant les demoiselles des différentes classes que je distinguais par des rubans de différentes couleurs.* »².

Parmi les nombreuses inspirations de l'auteure, il y a le cas « Jean-Jacques Rousseau ». Isabelle de Charrière lui porte une grande estime, réalisant même un *Eloge de Jean-Jacques Rousseau* à l'occasion d'un concours d'éloges de l'Académie Française en 1790. Elle y souligne l'excellence de sa plume, sa grande musicalité, mais surtout, sa capacité à rêver : « *Qu'admirais-je le plus dans Rousseau ? Ce sont ses Rêves. Pour écrire, pour être lu, ne faut-il pas rêver ?* »³. Bien évidemment, elle lit *Emile ou De l'éducation* avec passion, adhère à certaines idées qu'elle met elle-même en scène dans ses œuvres à l'image des *Finch*, notamment sur l'importance du choix de la nourrice dans les toutes premières pages. Cependant, elle n'imité pas en tout point Rousseau,

1 Aujourd'hui, école militaire de Saint-Cyr.

2 OC, Tome IX p.408.

3 OC, Tome X p.204.

considérant que ce qui fonctionne dans le livre ne peut pas avoir toujours du sens dans la réalité, lui reprochant de ne pas voir la femme autrement qu'au service de l'homme, sans penser à son éducation et à son évolution. Elle marque son désaccord à de nombreuses reprises sur l'éducation qu'il donne à Sophie, la femme destinée à Emile, son pupille fictionnel, on peut citer entre autres cette réflexion, extraite d'une *Courte réplique à l'auteur d'une longue réponse* : « Je persiste à trouver [que] dans l'éducation de Sophie [...] Rousseau n'a pas assez songé aux dangers, aux ennuis, aux chagrins qui peuvent attendre une femme dans sa carrière de mère, d'amie, d'épouse »¹. Elle revendique le droit des femmes à être suffisamment éduquées pour être utiles à la société, leur ignorance ne pouvant être acceptable dans le climat de révolutions du XVIIIe siècle. Etres humains à part entière, les femmes méritent à ses yeux autant de considération qu'un homme et elle considère la position de Rousseau comme une regrettable erreur de jugement. Pour autant, Isabelle de Charrière admire l'auteur et il n'a guère que ce point de désaccord entre les deux penseurs.

Isabelle de Charrière n'est pourtant pas, paradoxalement, en accord avec les femmes pédagogues du XVIIIe siècle. Elle s'oppose principalement à Mme de Genlis, préceptrice royale, qui à ses yeux « n'est jamais qu'une maîtresse d'école »². Elle lui reproche surtout son manque de réalisme, son idéalisme éloigné de tout pragmatisme et elle l'attaque directement dans ses romans, dans les *Lettres écrites de Lausanne* par exemple. La mère de Cécile souligne la différence entre la

1 OC, Tome X p.168.

2 OC, Tome V, p.535.

difficile réalité et la douce utopie du roman de Mme de Genlis, *Adèle et Théodore*, publié six ans plus tôt : « *Mais songez que ma fille & moi ne sommes pas un roman comme Adèle & sa mère, ni une leçon, ni un exemple à citer* »¹. Isabelle de Charrière juge que Mme de Genlis et ses semblables, femmes écrivains, pédagogues, savantes, ne sont que des pédantes, en désaccord avec sa philosophie, toujours en quête de perfectionnement, jamais satisfaite d'elle-même et libre de tout système. Elle différencie les avancées philosophiques et sociales de la mode éducative, pas si éloignée à son sens de celle des précieuses du XVIIème siècle, et condamne les effets de tendance qui régissent les éducations « mondaines », comme elle le souligne, quelques pages plus loin, dans les *Lettres écrites de Lausanne* : « *Vous voudriez que je fisse apprendre la chymie à Cécile, parce qu'en France toutes les jeunes filles l'apprennent. Cette raison ne me paroît pas concluante ; mais Cécile qui en entend parler autour d'elle assez souvent, lira là-dessus ce qu'elle voudra* »². Les choix, en termes d'éducation, doivent être raisonnés et non dirigés selon les goûts du moment, ou par les auteurs du moment.

Bien qu'Isabelle de Charrière n'est jamais réuni ses idées au sein d'un programme ou d'un traité éducatif formel, son modèle éducatif est clair grâce aux nombreuses allusions présentes tout au long de son œuvre. Alliant érudition et ouverture au monde, elle présente une éducation utile, pratique, ayant pour but de sublimer le savoir et les capacités de l'individu. A la recherche de l'accord parfait, elle se heurte à de nombreuses difficultés, de multiples questions qui l'obligent à

1 OC, Tome VIII, p.149.

2 OC, Tome VIII, p.152.

pratiquer la tempérance, à nuancer ses propos afin de mieux appréhender cette éducation qu'elle dessine par petites touches.

II. Tempérance et nuances

Pour Isabelle de Charrière, l'écriture est le meilleur moyen d'agir sur les esprits. Néanmoins, elle est consciente de la responsabilité morale de l'auteur et prend de nombreuses précautions afin de ne pas provoquer de réactions trop violentes ; il faut dire qu'elle a été particulièrement marquée par la vague de suicides ayant suivi la parution des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe en 1774 ; elle considère par conséquent la tempérance de ses propos comme un devoir moral. Dans le contexte révolutionnaire européen de la fin du XVIIIe siècle, l'œuvre d'Isabelle de Charrière se caractérise par la modération de ses écrits et de ses théories, tout en s'inscrivant dans le courant d'idées des Lumières. Elle cultive une certaine ambivalence, modulant chacune de ses prises de position en créant parfois des contradictions, des paradoxes entre ses différents ouvrages. Nous avons vu que son programme éducatif s'appuie essentiellement sur un empirisme sensualiste, basé sur l'observation, les voyages et l'expérience, rejoignant cette conception de Fénelon : « *Le moins que l'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur* ». Mais force est de constater qu'elle contredit régulièrement cette idée en prescrivant l'effort, la lecture et les leçons de toute sorte à ses pupilles ainsi qu'à ses personnages. En mélangeant ces deux modèles, Isabelle de Charrière met en place une sorte de système éducatif tout en nuances, où l'échec reste une possibilité constante qu'il faut tenter d'éviter, mais à laquelle on reste toujours exposé.

A. Laboratoire éducatif

Dans cette perspective, l'auteure expérimente et crée des éducations utopiques, curieuse des résultats qu'elle pourrait obtenir. Elle applique même ses théories sur ses pupilles, mais toutes ses expériences n'aboutissent pas et ses échecs la poussent à améliorer et moduler sa méthode. Elle pratique la tempérance en artiste, accordant peu à peu son esprit aux possibilités d'une réalité décevante et limitée. Toutes ses expériences se confrontent dans son œuvre, au sein des romans ou des pièces de théâtre, des essais ou de la correspondance, présentant à chaque fois une nouvelle conception de l'éducation.

1. *Expérimentations et démonstrations*

De ce fait, l'œuvre d'Isabelle de Charrière peut être vue comme un laboratoire éducatif dans lequel elle met en œuvre différentes expériences visant à perfectionner sa méthode. Cette démarche s'inscrit dans une tendance générale, motivée par la fascination du XVIII^e siècle pour les modèles d'éducation hors du commun, les enfants sauvages, les jeunes prodiges. En première ligne, *l'Emile* de Jean-Jacques Rousseau, traité d'éducation polémique remettant en cause les techniques d'instruction en cours et proposant une éducation négative, basée sur les expériences et les réalisations personnelles de l'élève. Les deux

enfants fictifs du traité, Emile et Sophie, grandissent en harmonie avec la nature guidés par les recommandations de leur mentor. Rousseau n'est cependant pas un cas isolé, on peut également penser à l'*Irmice ou la fille de la Nature* de Dulaurens, publié en 1765, qui met en scène une expérience d'isolement. Deux enfants, un garçon et une fille, sont achetés par un riche philosophe qui les enferme dans une cave durant vingt-deux ans pour les observer grandir et s'éduquer de manière totalement autodidacte. Dans *La Dispute*, comédie de 1744, Marivaux utilisait déjà cette idée d'enfants isolés du monde, ici deux garçons et deux filles, tous séparés, qui se découvrent à la fin de leur adolescence ; le tout étant mis en œuvre par un Prince soucieux d'amuser sa cour en lui proposant d'assister à la naissance de l'amour, et surtout de découvrir « *si la première inconstance ou la première infidélité est venue d'un homme* ». Derrière cette raison galante, il y a la question de l'éducation affective : si nous grandissons seuls, comment pouvons-nous nous construire sentimentalement et intellectuellement ? Ces expérimentations fictives permettent de remettre en cause le modèle d'éducation en place en proposant une nouvelle réflexion approfondie par Isabelle de Charrière : l'éducation doit-elle forcément être basée sur des leçons et des contraintes, ou bien doit-elle être dirigée selon la nature, dans une semi-liberté laissant une part importante au hasard ?

L'aboutissement de cette recherche est mis en scène par l'auteure dans *Sir Walter Finch et son fils William*. Trois enfants sont au cœur de cette « expérience » : William, le jeune aristocrate anglais, John et Tom, ses frères de lait avec qui il a été éduqué dans la campagne écossaise. Sir

Walter, père de William, intègre le rôle de mentor et tente de donner à son fils et à ses pupilles une éducation utile en leur laissant, pourtant, une grande liberté de choix. Il favorise leur vocation, à l'exemple de l'aîné, John, souhaitant devenir architecte et manifestant de grandes capacités intellectuelles. Au contraire, son fils William se caractérise par sa paresse, typiquement aristocratique selon Sir Walter, à tel point que même l'apprentissage de la lecture se révèle être un véritable problème. Après cinq premières années au cours desquelles on l'a laissé dans la plus grande ignorance, William est censé apprendre la lecture, ce qu'il refuse, trouvant cela « *trop ennuyeux et trop difficile* »¹. Après négociations, l'enfant accepte d'apprendre à lire sous certaines conditions, et Sir Walter se perd quant à lui dans des réflexions sur l'utilité et l'importance de la lecture : « *Personne n'est convenu de ne savoir pas lire, presque personne n'a su pourquoi il était bien aisé de savoir lire* »². Malgré l'intérêt d'Isabelle de Charrière pour la lecture, elle remet en cause la nécessité de ce savoir, poussant plus loin sa réflexion sur l'éducation utile. Les deux enfants, William et John, n'ont pas les mêmes facilités, l'aîné ayant acquis la lecture bien plus rapidement que son frère de lait ; est-il important que l'enfant sache lire s'il ne se destine pas une carrière requérant de savoir lire ? On voit s'esquisser ici la réflexion sur les rapports entre une éducation utilitariste, orientée vers l'acquisition de savoirs techniques, et une éducation « humaniste » favorisant ce que nous appellerions une « culture générale ».

1 *OC*, Tome IX, p.539.

2 *OC*, Tome IX, p.540.

Isabelle de Charrière soulève une autre question dans les *Finch* : dans quelle mesure la classe sociale et le lieu de naissance influent-ils sur l'éducation et l'avenir de l'enfant ? John, par exemple, devient architecte alors qu'il est fils de paysan ; Tom, son frère cadet, suit William à l'Université de Cambridge, mais devient libertin et échoue malgré ses capacités intellectuelles. Issus du même milieu, de la même famille, ils prennent toutefois des directions opposés. De même, dans les *Lettres trouvées dans des portefeuilles d'émigrés*, Isabelle de Charrière propose une autre expérience :

« Qu'on prit deux enfans, deux jumeaux se ressemblant sur tous les points, qu'on élevât l'un à Lone-Castle, l'autre au Palais Royal, on aurait beau leur donner les mêmes livres & les mêmes instructions, ils deviendront je pense des hommes tout à fait différens, & cela sans que l'un ou l'autre vit le monde autrement que par la fenêtre »¹.

Par cet exemple, elle tente de démontrer l'influence de différents critères dans l'éducation de l'enfant : localisation, classe sociale,... autant d'éléments qui jouent également un rôle dans la formation de l'individu. Les systèmes et méthodes sont donc inefficaces selon cette expérience, puisque des facteurs extérieurs sont également à prendre en compte. Toutes ces suppositions reflètent la perpétuelle réflexion d'Isabelle de Charrière sur le sujet de l'éducation et de la réalisation de celle-ci. A l'instar de Rousseau, elle s'interroge sur les conséquences

¹ OC, Tome IX, p.475.

d'une méthode plus libre, ainsi que sur l'éducation selon le genre et la classe sociale.

2. *Les exemples de Trois Femmes*

Trois femmes ne répond pas entièrement à ces questions, mais propose tout de même des possibilités, des solutions afin d'améliorer l'éducation. La question de l'instruction différenciée pour les filles et les garçons est par exemple soulevée par Constance de Vaucourt, dans l'une de ses lettres à l'Abbé de la Tour. Elle propose une expérience : elle recueille deux jumeaux, orphelins, tout juste nés, laissés au soin d'un couple habitant dans une maison écartée d'Altendorf. Elle met en place un échange d'identité :

« Je lui payerai une fois plus d'argent qu'elle n'en demandoit, à condition qu'elle appelle Charlotte le garçon baptisé Charles, et vice versa. [...] Je compte qu'ils pourront vivre jusqu'à l'âge de douze ou quatorze ans sans se douter de rien ; et si le garçon alors a l'esprit et l'humeur d'une fille, la fille l'humeur et l'esprit d'un garçon, je le fais savoir partout, et j'espère qu'on en dira beaucoup de pauvretés de moins sur les caractères essentiellement différens et les facultés distinctives des deux sexes »¹.

¹ OC, Tome IX, p.114.

Nous n'aurons malheureusement pas les conclusions de cette expérimentation, mais il est clair qu'Isabelle de Charrière, par la plume de Constance, exprime clairement son mépris pour les préjugés sur la distribution des caractères et qualités de l'un et de l'autre sexe, jugent l'éducation donnée comme seule coupable de cette différenciation. On peut d'ailleurs s'interroger sur l'héroïne du roman, Emilie : serait-elle une réponse à la Sophie de Rousseau, élevée dans le but d'être la parfaite femme de foyer, au service de son époux ? Emilie serait-elle, en fait, Emile au féminin aux yeux d'Isabelle de Charrière ? Rien dans sa correspondance ne confirme cette prise de position, mais il est clair que l'éducation proposée aux femmes au XVIIIe siècle représente un problème essentiel pour elle, sur lequel nous reviendrons par la suite.

Mais la grande expérience de *Trois Femmes* est celle de l'école d'Altendorf, que l'on pourrait presque qualifier de « sociale » avant l'heure, sorte d'abbaye de Thélème appliquée au microcosme d'une petite ville allemande, imaginée et instaurée par son seigneur Théobald. Suite à une discussion sur les bienfaits d'une nation instruite, il décide de prendre en charge « *dans chaque famille le jeune homme que ses parens diroient avoir le plus d'intelligence [...]. Là où il n'y aura point de garçons, on prendra une fille, si les parens y consentent ; de sorte qu'il y aura dans chaque famille quelqu'un qui en saura plus que les autres et que l'on pourra consulter* »¹. Son projet prévoit une instruction gratuite et utile, basée sur l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, « *l'arithmétique, la géographie, ensuite les principes de la langue*

¹ OC, Tome IX, p.101.

Allemande, en même-tems que ceux de toute logique et rhétorique, et enfin un sommaire des lois du pays»¹. Cette vision paternaliste de l'éducation peut être interprétée comme un geste généreux et humaniste, proposant un nouveau modèle de justice sociale en faisant instruire les paysans et les pauvres. Cependant, il ne s'agit pas d'éducation de masse : les enfants sont sélectionnés pour leur intelligence, selon leur âge, et il n'y en a qu'un par famille ; il s'agit plutôt de la création d'une élite censée améliorer le quotidien de leur foyer.

Théobald et Constance, à l'origine du projet, ne prétendent pas faire de révolution, morale, pédagogique ou sociale. Ils espèrent toutefois « *fournir quelques alimens à la pensée et la guider plus ou moins dans son premier essor, nous la laisserons ensuite se conduire elle-même, et elle pourra s'égarer, se retrouver et se perdre à son gré* »². En dépit de leur bonne volonté, l'expérience tourne court rapidement suite à l'apparition de nombreux problèmes qui court-circuitent l'école utopique d'Altendorf. Une semaine après le début des cours, des « *rabat-joie* » se plaignent de l'injustice du système : seuls les enfants de moins de quinze ans peuvent intégrer l'école, les familles ayant des enfants plus âgés crient donc à l'injustice. Théobald ajuste le système, mais d'autres jalousies apparaissent, laissant entrevoir au jeune homme la difficulté de la situation dans laquelle il s'est placé. L'autre problème provient du maître lui-même : Jan Praal se révèle être athée, obligeant Théobald à faire promettre aux élèves leur silence. Un professeur sans

1 Loc. cit.

2 OC, Tome IX, p.102.

religion serait un scandale dont son « institution » ne se relèverait pas et il tente d'éviter l'esclandre.

On ne sait la suite de cette tentative, le roman finissant quelques lettres plus tard, mais on sent le peu de foi que l'auteure accorde à ce projet. Dans l'une des lettres de Constance, la jeune femme s'exclame, à propos des difficultés rencontrées par l'école de Théobald : « *Qu'on se flatte de recommencer la société toute entière, quand on ne peut seulement établir comme on le voudroit, une école à Altendorf* »¹. Isabelle de Charrière évoque ici les échecs de la Révolution ; nous sommes en 1798 et l'on sent la déception de l'auteure face aux tentatives avortées de changement, de transformation et de renouvellement de la société.

3. *Dosage et relativité*

Théâtre, roman et essai permettent à Isabelle de Charrière d'exprimer ses idées et de les mettre en scène afin de pouvoir les expérimenter. Son œuvre est le laboratoire de ses idées, témoignage d'un esprit à l'affut des mutations de son temps ; sa tempérance peut faire penser aux manipulations délicates d'un chimiste, dosant avec précision et minutie les constituants de son expérience. Elle expose ses théories, tente de démontrer leur justesse et de les appliquer dans la réalité ou la fiction. Pourtant, Isabelle de Charrière est consciente des

¹ OC, Tome IX, p.105.

défauts de ses idées, dont elle met fréquemment en scène les échecs, mais aussi des siens, notamment son ambition et son intransigeance. Elle-même se surnomme *teaching devil*, le démon de l'enseignement, sensible à son autoritarisme face à ses pupilles et élèves, qu'ils soient réels ou fictionnels, et à sa soif d'enseigner. Autant d'éléments qui la poussent à relativiser et à tempérer ses propos, ajustant ses expériences au fur et à mesure afin de les amener à un aboutissement réussi.

Elle n'est cependant pas à l'abri d'un échec, non seulement dans ses fictions, mais dans sa vie réelle ; le plus douloureux va être sans conteste celui de l'éducation de son neveu Willem-René, fils de son frère Vincent. Ce dernier demande conseil à sa sœur dès 1793 sur l'éducation de son enfant, hésitant vis-à-vis du préceptorat qu'il choisira finalement. Puis, le jeune homme va passer quelques mois chez sa tante à Colombier, de mai 1799 à mars 1800, durant lesquels elle tente de perfectionner son éducation, mettant en pratique les nombreux conseils qu'elle lui a donnée et qu'elle continuera à lui prodiguer par la suite dans ses lettres. Elle a de grandes ambitions pour lui, qu'il ne partage pas vraiment : le jeune homme est paresseux, ne sachant pas quoi faire de sa vie, ce qui a le don d'exaspérer Isabelle de Charrière. Elle ne cesse de lui répéter, ici par écrit : « *Sachez ce que vous voulez être et faire et agissez vigoureusement en conséquence d'une résolution déterminée. Voilà le fond, le principe de tout ce que j'écris.* »¹. Dans ce conseil, elle souligne l'importance de la volonté et de la vocation, mais également le caractère essentiel de ce principe dans sa vie et son œuvre.

¹ OC, Tome V, p.498.

C'est peut-être pour cela que l'échec de cette éducation va tant la toucher ; ses vaines tentatives ne vont pas réussir à révéler le zèle et l'ambition de son neveu¹. En réalité, en l'accueillant au manoir du Pontet, Isabelle de Charrière espérait non seulement corriger l'éducation de Willem-René, mais surtout le modeler à son image, le perfectionner selon son idéal comme en témoigne le texte *Aux Muses*, vraisemblablement écrit sous la dictée de la tante-mentor qui énonce les attentes qu'elle a pour son neveu : « ... *que mon Neveu donc ne confonde ni les genres ni les hommes & qu'il sache tout apprécier avec justesse & avec goût* »². Autant d'espoirs cruellement déçus qui lui font remettre en cause sa méthode d'éducation, sa rigueur et ses attentes.

Malgré la remise en cause de ces idées par cette expérience, elle la renouvelle dans la réalité comme dans la fiction, répétant des schémas qu'elle module par nuances légères. Elle est consciente des erreurs et des impossibilités de sa méthode et tente de se corriger, peu à peu, afin d'atteindre cette perfection qu'elle aspire tant à atteindre. Pour ce faire, elle développe une profusion d'idées qui, parfois, entrent en contradiction et créent une impression de confusion dans son programme, à l'image de cette fin du XVIIIe siècle partagé entre la tradition de l'Ancien Régime et les révolutions des Lumières. En ce qui concerne l'éducation, Isabelle de Charrière est partagée entre le refus par les plus extrémistes des révolutionnaires de toute tradition liée à l'Ancien Régime et la pratique ancestrale de la transmission des savoirs

1 ... qui, pourtant, des années plus tard, intégrera l'une des institutions les plus importantes du pays, la Tweede Kamer, la chambre basse du Parlement de la Hollande.

2 *OC*, Tome X, p.290.

de génération en génération. Contournant le dilemme, elle mélange les deux, entrelaçant idées nouvelles et anciennes dans ses écrits, dans lesquels les deux modèles se confrontent et se comparent. Elle ne rejette que peu de théories, elle préfère tester, mettre en scène, voir si cela peut fonctionner, provoquer différentes situations dans une réalité fictionnelle reflétant l'évolution de son esprit et de ses convictions. Son laboratoire d'idées lui permet par conséquent de tester les bénéfices et les limites des modèles d'éducation qui l'intéressent sans jamais avoir besoin de prendre parti ou de donner son opinion, lui permettant de garder un certain recul sur l'état et les théories de l'éducation au XVIIIe siècle.

B. Le louvoisement, prudence ou ouverture d'esprit ?

Cette attitude a été qualifiée par Jacqueline Letzer de *tacking*, de « louvoisement », défini par l'*Encyclopédie* en ces termes :

« LOUVOYER : verbe neutre (Marine) c'est voguer quelque temps d'un côté, puis virer de cap, & aller autant de l'autre, afin de se conserver toujours une même hauteur, & dériver de sa route le moins possible. On louvoie quand le vent est contraire »

Isabelle de Charrière, tel un marin, se dirigerait donc, selon cette définition, d'un côté et de l'autre tout en conservant une même ligne de conduite. Jacqueline Letzer voit dans ce attitude une sorte de prudence

face à la censure, une démonstration de souplesse de la part de l'auteure, s'adaptant à son temps et aux révolutions. Il s'agit également, si l'on va plus loin, d'une certaine ouverture d'esprit grâce à laquelle on peut dépasser ses propres idées en acceptant celles des autres. En mettant en scène différents points de vue, Isabelle de Charrière se protège à sa manière de la censure et propose une vision multilatérale de l'éducation au XVIIIe siècle.

1. *Le masque de l'ironie*

La prudence d'Isabelle de Charrière ne se départ pas d'un humour mordant qui lui permet de traiter librement de tous les sujets, tout en gardant une certaine réserve. Les jeux de mots, les métaphores et les références sont partout, à l'image de la chute de Julianne, la servante des *Lettres Neuchâteloises* : en tombant à terre, elle attire l'attention d'Henri Meyer qui va provoquer par la suite sa chute morale, la privant de sa vertu et la laissant enceinte. Le cynisme de l'auteure vis-à-vis des notables de Neuchâtel, on l'a vu, va être très mal pris, les Neuchâtelois n'appréciant que peu leur portrait de demi-mondains campagnards et vaniteux. A la fin du roman, un court poème a été ajouté par l'auteure qui se justifie à sa façon :

« Peuple aimable de Neuchâtel

Pourquoi vous offenser d'une foible satire ?

De tout Auteur c'est le droit immortel

Que de fronder Peuple, Royaume, Empire. [...]

Charmant Peuple neuchâtelois !

Soyez content de la nature ;

Elle pouvoit sans vous faire d'injure

*Ne pas vous accorder tous ses dons à la fois*¹.

Loin de s'excuser, elle continue de se moquer de l'orgueil des Neuchâtelois, comme une dernière boutade après le tableau qu'elle vient de livrer dans son roman. Elle fait valoir son droit d'auteur à la « fronde », fondamental à ses yeux, soulignant le caractère « immortel » de celui-ci. Sa liberté d'expression ne doit pas avoir de limite, elle est la seule qui puisse se censurer.

Cette liberté se manifeste par une causticité qui ne laisse personne indemne, n'épargnant personne, pas même ses amis. Ces derniers reconnaissent unanimement l'humour piquant d'Isabelle de Charrière, crainte pour ses mots d'esprit toujours justes ; sa belle-sœur, Mlle de Pagniet, écrit par exemple à sa sœur lors d'une visite à Colombier en 1780 :

« Je remarque qu'elle est très considérée ici, mais, je crois, un peu redoutée. Peu de femmes sont de force à lui tenir tête en fait de science. Papa dirait : C'est un professeur ! Je n'ai jamais vu sa pareille comme instruction ; mais son esprit est un peu satirique et mordant, quand elle n'aime pas beaucoup quelqu'un ».

Ce commentaire se retrouve dans les lettres de tout ceux qui rencontrent Isabelle de Charrière, soulignant à la fois son érudition et

¹ OC, Tome VIII, p.89.

son ironie, l'admiration que l'on ressent face à elle et la crainte de ses moqueries. La correspondance de l'auteure confirme cette impression grâce aux anecdotes dans lesquelles elle se moque des importuns, ou encore de ses prétendants qui brillent par leur culture lorsqu'elle les interroge : « *Vous connaissez Cinna ? – Oui, je l'ai lu en latin...* ». On imagine fort bien la réaction de la jeune femme, si attachée à la culture et au savoir...

L'éducation, essentielle à ses yeux, est un motif récurrent de moquerie, notamment lorsque l'un de ses personnages en manque, à l'instar du baron d'Arnonville, orgueilleux de la vieillesse de sa noblesse, la préférant à toute instruction : « *Content du nom d'Arnonville, & de la connoissance de l'arbre généalogique de sa maison il se passoit de talents, & de science* »¹. Les nobles représentent des cibles presque trop faciles pour elle, tant elle méprise leur orgueil déplacé et leur ignorance prétentieuse. Son cynisme atteint son apogée avec *Sir Walter Finch et son fils William*, l'aristocrate anglais étant l'avatar déguisé d'Isabelle de Charrière, critiquant les nobles, l'éducation ou encore la politique avec sarcasme et dérision. La marraine de son fils, Lady C., est sa cible préférée et il ne cesse de se moquer des conseils d'éducation et des recommandations qu'elle lui donne. Elle lui reproche, entre autres, de laisser son fils dans la campagne écossaise, dans des conditions sanitaires déplorables ; il réagit dans son journal en ironisant : « *Elle craint pour vous la gale et l'accent écossais* »². Ces réflexions humoristiques peuvent paraître anodines, mais elles permettent à

1 OC, Tome VIII, p.21.

2 OC, Tome IX, p.529.

l'auteure de tempérer certaines théories sous le masque de l'humour, se protégeant derrière un bon mot ou une pique dont elle a le secret.

2. *Points de vue et sous-entendus*

L'ironie crée dans le même temps des sous-entendus qui instaurent différents niveaux de compréhension. Dans *Henriette et Richard*, par exemple, on peut relever cette phrase à double sens : « *J'entens dire tous les jours que nous sommes le Peuple le plus civilisé de l'Europe ; bon Dieu ! que sont donc les autres ?* »¹. A la fois constat amer et pique satirique, cette exclamation peut se lire de deux façons, laissant le doute sur l'intention de l'auteure qui, à la manière d'un caméléon, s'adapte à l'environnement dans lequel elle se trouve. Dans une Europe bouleversée par les révolutions, Isabelle de Charrière ne prend pas de position irréversible et tente de comprendre le point de vue de chacun. Elle utilise ce processus dans son œuvre, présentant les arguments et les ressentis de plusieurs partis afin d'arriver à une meilleure compréhension de la situation. Cette attitude de médiatrice amène le lecteur à remettre en cause les préjugés, à l'image de la confrontation entre le paysan de l'Orme et le comte d'Envers dans *L'inconsolable*. Lorsque le jeune émigré français déclare être dénué de tout, de l'Orme s'apitoie sur son sort : « *Je connois la misère... Je vous plains* ». La compassion du paysan pour les malheurs du jeune émigré

¹ OC, Tome IX p.334.

provoque un effet de décalage qui fait à la fois sourire et réfléchir, l'ironie de la situation accentuant les défauts de d'Envers, qui ne sait rien faire de ses mains et qui se désole d'être impécunieux auprès d'un homme du peuple. Le jeu des points de vue amène donc une prise de conscience sur l'état de la société européenne à la fin du XVIIIe siècle.

Isabelle de Charrière utilise également les points de vue divergents et multiples dans ses romans dans le but de brouiller les pistes et de ne pas se compromettre, tout en présentant des visions différentes de l'histoire grâce à l'intervention de différents personnages. Le cas le plus intéressant est celui des *Lettres Neuchâtelaises* où l'histoire subit une diffraction passionnante pour le lecteur : d'un côté, nous avons le point de vue de la servante Julianne, fragile et naïve, qui nous donne une version de l'histoire bien différente de celle d'Henri Meyer, le jeune homme de bonne famille qui lui fait perdre sa vertu pour le caprice d'un moment. Mal à l'aise, on ressent son embarras alors que dans le même temps, il rencontre Marianne de la Prise dont il tombe amoureux. Celle-ci prend également la plume et livre, au travers de ses lettres, un point de vue plus positif, calme et posé. Mais le lecteur, omniscient, se rend bien compte qu'ils se jettent tous de la poudre aux yeux et qu'il ne s'agit là que d'un jeu de dupes maladroit dans lequel ils s'embourbent tour à tour.

Ce jeu de points de vue, facilité par l'utilisation de la forme du roman épistolaire, offre à Isabelle de Charrière la possibilité de brouiller les pistes, de proposer ses idées tout en pouvant se dédouaner des propos les plus audacieux. Elle peut ainsi rester ambiguë et louvoyer à

sa guise, proposant des méthodes et des théories qu'elle confronte pour ne garder que le meilleur de celles-ci. Michel Delon résume son attitude par cette phrase : « *Etre écrivain-femme pour Mme de Charrière, c'est militer pour un dépassement des antagonismes et pour une promotion de l'amphibie* »¹, rappelant la dualité inhérente à la pensée et à l'œuvre d'Isabelle de Charrière. Toute sa vie, elle a rejeté les privilèges et les prétentions de la noblesse tout en estimant qu'il s'agit toutefois d'une institution immuable, elle s'est également intéressée au sort des plus démunis, aux domestiques, tout en estimant que l'égalité dans l'éducation serait une véritable erreur. Cette ambivalence est symptomatique de cette fin de siècle, partagé entre l'évolution et la tradition. Isabelle de Charrière embrasse la plupart des nouvelles idées tout en émettant certaines réserves concernant certains points qui ne lui semblent pas pertinents, voire dangereux.

3. *Censure et tempérance*

La position d'Isabelle de Charrière pourrait se résumer à cette sentence de Sir Walter Finch : « *Trop modeste pour former un plan, trop irrésolu pour prendre un seul parti* »². Formulant ses idées dans une sorte de flou artistique, elle ne prend par conséquent aucun parti définitif, sans rester neutre pour autant. Elle use avec art de la

1 Actes du colloque de Neuchâtel, « *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* ou l'éloge dans de l'amphibie » in *Une Européenne : Isabelle de Charrière en son siècle*, Hauterive-Neuchâtel : Ed. Gilles Attinger, 1994, p.205.

2 *OC*, Tome IX, p.542.

tempérance pour nuancer ses propos, cherchant à démontrer la multiplicité des solutions et des théories. Sa pratique de la musique influence bien sûr son état d'esprit, l'incitant à moduler ses idées note par note. Sa pratique de la tempérance se rapproche de la définition du tempérament musical par Rousseau dans l'*Encyclopédie* : le tempérament, en musique, « *est la manière de modifier tellement les sons, qu'au moyen d'une légère altération dans la juste proportion des intervalles, on puisse employer les mêmes cordes à former divers intervalles, & à moduler en différens tons, sans déplaire à l'oreille* ». Isabelle de Charrière, à la façon d'un accordeur, tempère donc ses propos à la manière des cordes d'un piano, tout en subtilité et en demi-tons. La fin de la définition, « *sans déplaire à l'oreille* », rappelle également, aussi bien pour l'instrument que pour une œuvre littéraire, qu'il faut plaire avant tout, raison pour laquelle il est essentiel de moduler ses propos.

Isabelle de Charrière, grâce à sa correspondance prolifique, est au courant des nouvelles tendances et elle s'adapte aux modes, choisissant comme forme privilégiée le roman pour la prose, la comédie pour le théâtre, l'opéra pour la musique. Le roman tient une place particulière dans son œuvre de par l'importance qu'elle lui donne au niveau éducatif. Il lui permet de faire un constat sans être prescriptive, contrairement un traité, et de distiller ses idées au compte-goutte. Elle se méfie bien entendu de la censure, mais son souci majeur est d'être publiée : en tant que femme, éloignée des centres culturels européens, elle n'est aidée que par quelques amis comme Ludwig-Ferdinand

Huber, traducteur et auteur allemand, qui collabora étroitement avec elle durant une dizaine d'années. Elle choisit avec soin les thèmes qu'elle développe dans ses romans tout en mettant en scène sa réflexion ; elle croit en effet au pouvoir éducatif du roman, lu par un grand nombre, et rejoint par cette idée la pensée de Germaine de Staël : « *On peut extraire des bons romans une morale plus juste, plus relevée, que d'aucun ouvrage didactique sur la vertu* »¹. Les romans d'Isabelle de Charrière peuvent par conséquent être vus comme des traités d'éducation détournés, dans lesquels l'auteur déploie ses arguments au sein d'une histoire censée plaire au public, afin de rencontrer le succès et être lu par le plus grand nombre. Ce choix du roman démontre la volonté d'Isabelle de Charrière de présenter ses opinions tout en gardant une certaine tempérance, conservant une certaine réserve sur ses idées et consciente des erreurs possibles.

Son œuvre présente une remise en question permanente, miroir d'une réflexion continue sur les idées qui lui tiennent à cœur : politique, religion, place des femmes dans la société et bien sûr, éducation. Elle exprime parfois des critiques envers la société, toujours prudemment, à l'instar de cette phrase dans *Henriette et Richard* : « *Quand au surplus de la religion, je l'ai adopté parce que des gens que j'ai crû plus sages que moi me l'ont enseigné* »². Insérée dans un récit d'éducation, elle paraît presque anodine malgré le profond détachement que l'on ressent dans les propos de la jeune Henriette concernant la religion : on lui a appris à croire, elle a donc la foi sans plus se poser de question. Isabelle

1 STAEL Germaine, *Essai sur les fictions*, in *Œuvres complètes*, Paris : Honoré Champion, 2008, Tome I, p.70.

2 OC, Tome IX, p.332.

de Charrière ne fait pourtant pas de réquisitoire, il ne s'agit que de quelques piques, ici et là, qui viennent écorcher la société. Elle ne peut se permettre d'aller plus loin, il serait dangereux pour elle de critiquer ouvertement le système en place comme le résume cette citation de Jacqueline Letzer : « *Cependant, elle ne pouvait exprimer ouvertement ses réserves : dans le climat post-révolutionnaire, elle n'aurait pas été comprise si elle avait mis en question l'idéologie officielle. Elle s'est donc toujours exprimée avec prudence et circonspection* »¹. Les révolutions du XVIIIe siècle, sociales, politiques, idéologiques et culturelles, ne libèrent pas la parole, décevant les attentes de l'auteure et de la plupart de ses contemporains.

C. Variations et Révolution

Née en 1740, décédée en 1805, Isabelle de Charrière appartient à cette génération de « l'entre-deux », ayant connu l'Ancien Régime et les suites de la Révolution française. Elle observe ce monde bouleversé et l'on sent, au fil des ans, son désappointement grandissant face à une utopie qui tourne mal, un rêve de philosophes perverti par l'attrait du pouvoir et les atrocités de la Terreur. Au cœur de cette nouvelle société, l'éducation est continuellement remise en cause et les tentatives d'amélioration sont nombreuses, quoique souvent infructueuses, à

¹ Actes du colloque de Neuchâtel, « Lire ou ne pas lire ? La question de l'éducation dans Ste Anne d'Isabelle de Charrière » in *Une Européenne : Isabelle de Charrière en son siècle*, Hauterive-Neuchâtel : Ed. Gilles Attinger, 1994, p.213.

l'image des écoles normales de Lakanal qui ne survivront que quatre mois. Isabelle de Charrière est un témoin critique de ces réflexions sur l'éducation et elle ne cesse de faire évoluer sa réflexion sur ce sujet, au gré des événements historiques et des parutions philosophiques qui déclenche aussi bien son enthousiasme que l'abattement le plus profond.

1. Espoirs et idées

Dès 1786, Isabelle de Charrière est plongée dans les idées révolutionnaires lors d'un voyage à Paris au cours duquel elle rencontre les hommes qui vont faire partie de la Révolution Française : La Fayette, Bailly, Necker, etc. Elle fréquente divers salons parisiens, celui des Suard ou de Mme Saurin, où, comme le rappelle Isabelle Vissière, « *elle participe aux grands débats d'idées qui préludent à la convocation des Etats-Généraux: sur l'arbitraire et les lettres de cachet, sur la liberté religieuse, les richesses de l'Eglise, l'inégalité sociale, la peine de mort...* »¹. De retour à Colombier, elle continue d'échanger sur ses idées grâce à une correspondance prolifique dont Isabelle Vissière souligne le caractère extraordinaire :

« Rares sont les contemporains qui ont pu centraliser une telle masse d'informations. Aussi la vision qu'elle nous donne, non seulement de la Révolution française, mais encore des

¹ Isabelle Vissière, « Isabelle de Charrière et la Révolution française » in *Lettres de Zuylen et du Pontet*, n°13, septembre 1988, p.5-7.

révolutions occidentales en général, est-elle d'une ampleur remarquable. Et cette vision panoramique n'est entachée d'aucun chauvinisme, d'aucun préjugé de classe »¹.

Abreuvée des points de vue de ses nombreuses relations épistolaires, la réflexion d'Isabelle de Charrière est un reflet précieux de ce mouvement d'idées à l'origine des révolutions de la fin du XVIIIe siècle. Sa tempérance lui permet de garder une neutralité relative, même si elle s'engage en faveur de l'amélioration des sociétés par la révolution qui lui semble, au départ, le moyen le plus efficace pour bouleverser positivement les systèmes en place.

Dans ces années précédant la Révolution, elle ne cesse d'exprimer ses espoirs et ses idées, dénonçant les erreurs commises par les gouvernements ou encore par l'Eglise catholique dans un recueil de lettres, *Lettres d'un évêque français à la nation*, publié à la veille de la Révolution française, la dernière lettre étant datée du 22 mai 1789. Six lettres qui dénoncent les inégalités et les abus de l'Eglise, soulignant entre autres les pratiques révoltantes des prêtres pour s'enrichir, notamment la simonie, c'est-à-dire la vente des sacrements :

*« [...] que désormais, on puisse parmi nous, contracter un lien nécessaire, & naître, & mourir, sans qu'il en coûte de l'argent, sans qu'un ministre de Dieu soit obligé d'avilir, & lui & son ministre, en tendant la main pour recevoir, à celui à qui il ne devrait la tendre, que pour donner »*².

1 Loc. cit.

2 OC, Tome X, p.144.

Isabelle de Charrière, par la plume de l'évêque, reproche durement à l'Eglise son manque de charité et les richesses excessives de ses prêtres. Toutefois, dans le même recueil, elle appelle aussi le peuple français à la modération et à la prudence, l'appelant à choisir des solutions alternatives, pacifiques et réfléchies : « *j'auais voulu inspirer de la modération au tiers, ou plutôt à ses moteurs, [...] à tous ceux qui ont quelque influence, la crainte des secousses, de ces remèdes qui changent le mal de nom & de place, sans le diminuer* »¹. Par ces lignes, Isabelle de Charrière prouve qu'elle n'est pas dupe, avant même que la Révolution ne commence, elle sait qu'ils ne sont que quelques uns à décider et à manipuler la masse révoltée du peuple. C'est à ceux-là qu'elle s'adresse tout particulièrement, consciente du danger de la violence et de l'attrait du pouvoir qui pervertit les meilleures intentions.

Elle espère surtout une évolution de l'éducation qui, à son sens, est le seul moyen de changer la société durablement. Elle espère notamment, au début de la Révolution en 1789, un accès facilité pour les femmes : « *Je persiste à croire qu'une éducation qui donneroit de la force d'esprit aux femmes leur rendroit service ainsi qu'à la société* »². Au-delà de leur éducation, il s'agit de faire évoluer leur condition et de donner aux femmes un nouveau statut, une nouvelle liberté. Elle porte en grande estime Olympe de Gouges, l'auteure de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, et espère beaucoup des hommes politiques impliqués dans les grandes réformes tels que Condorcet qu'elle a rencontré en 1786 à Paris. Elle propose différentes mesures

1 OC, Tome X p.140.

2 OC, Tome X p.168.

visant à donner plus d'importance aux femmes dans la société comme, par exemple, la transmission de la noblesse par la mère, proposée par celle de Cécile dans les *Lettres de Lausanne*, car « *il n'y a que cet ennoblissement qui pût me plaire. Je hais tous les autres, parce qu'un Souverain ne peut donner avec des titres ce préjugé de noblesse, ce sentiment de noblesse qui me paraît être l'unique avantage de la noblesse. Supposé qu'ici l'homme ne l'acquie pas en se mariant, les enfans le prendroient de leur mère* »¹. Dénonçant avec véhémence les privilèges de la noblesse, dont elle fait pourtant partie, Isabelle de Charrière marque sa volonté de voir changer les sociétés occidentales, redoutant pourtant que la situation ne tourne mal ainsi qu'elle le souligne dans les *Lettres d'un évêque français à la Nation* : « [...] *une chose m'effraie, c'est que trop frappés des maux, les gens les mieux intentionnés ne prévoient pas assez les dangers des remèdes* »².

2. *Les premières déceptions*

Les pressentiments d'Isabelle de Charrière ne vont pas tarder à se confirmer avec le déclenchement de la Révolution française, suivie par des mouvements de soulèvement dans les Provinces-Unies, en Pologne ou encore en Irlande. Le siècle des Lumières s'achève dans un bain de sang, et les idées des philosophes sont à présent bien loin. Isabelle de Charrière accuse, en premier lieu, le manque de souplesse des

1 *OC*, Tome VIII p.143.

2 *OC*, Tome X p.132.

souverains. Dès 1788, elle avertit le roi Louis XVI par le biais d'un conte philosophique, *Bien-né*, qui vaudra aux libraires qui le distribuent quelques temps en prison. L'auteure s'y exprime clairement, avec franchise, sans pour autant accabler le monarque ; au contraire, elle désigne comme coupable une éducation qui, selon elle, empêche Louis XVI d'être un bon souverain : « *Il y avait, je ne sais où, un Roi né avec un esprit droit, & un cœur ami de la justice ; mais dont une mauvaise éducation avait laissé les bonnes qualités incultes et inutiles* »¹. Les mauvais conseillers du monarque sont donc la cause du mécontentement du peuple, elle recommande donc à Louis XVI plus de flexibilité et une meilleure compréhension de ses sujets.

Elle récidive en 1791 avec *Aiglonette et Insinuante ou la Souplesse*, cette fois-ci dirigé vers la reine Marie-Antoinette. Le conte met en scène une jeune princesse recevant à sa naissance des dons par des bonnes fées ; la plus petite des fées souhaite lui offrir la souplesse, mais elle est rejetée par les autres, et ce n'est que bien plus tard qu'elle propose à la princesse devenu reine de recevoir ce don. Cette dernière accepte avec un peu de réticence, mais le conte s'achève déjà en précisant qu'il est malheureusement trop tard, concluant sur l'importance du peuple : « *Ce n'est pas uniquement de la nature qu'Aiglonette reçut d'utiles leçons ; l'histoire fourmille d'exemples qui parlèrent encore plus haut dès qu'elle leur prêta l'oreille. La société bien consultée, eût suffi seule ; car chaque maison est un état, chaque famille est une nation* »². Isabelle de Charrière est bienveillante envers les deux

1 OC, Tome X p.82.

2 OC, Tome VIII p.260.

souverains français, même après la fuite de Varennes qu'elle évoque dans un autre conte, *L'évasion du Perroquet*, dans lequel elle reproche une nouvelle fois à Louis XVI, à qui elle s'adresse directement avec ironie – « *O Perroquet couronné de France ô Louis* »¹ –, d'être dépendant de ses conseillers et de laisser les ennemis de la France attaquer le royaume.

Elle s'adresse également aux révolutionnaires qu'elle exhorte à plus de modération et de tempérance, redoutant un drame à venir. Cette révolution qu'elle a appelé de ses vœux, censé être un laboratoire d'expériences et d'idées, elle la regrette dès les premières années et elle ne cesse d'ironiser sur les excès du peuple. Les femmes et leurs commérages, en particulier, ne sont pas épargnés par le sarcasme d'Isabelle de Charrière, qui attaque les commères révolutionnaires dans la comédie inachevée *Les Modernes Caquets*. Elle se moque de leur prétention, à l'exemple de celle de Mme Lesage qui déclare avec emphase à sa voisine : « *Ai-je l'air d'un quelqu'un qui vienne chez les gens en leur absence pour regarder ce qu'il y a & mettre le né par dedans leurs affaires. J'ai un peu trop d'éducation pour m'exposer qu'on m'attrape à faire ces choses-là* »². La commère se vante d'être honnête et d'avoir de l'éducation alors que, par sa façon de parler et ses actes, le spectateur se rend bien compte qu'elle est tout le contraire de ce qu'elle proclame. Mais, bien plus que leurs vantardises et leur inconséquence, elle reproche à ces femmes et à ces hommes révolutionnaires leur attitude hypocrite et leur patriotisme revanchard, comme elle le

1 *OC*, Tome VIII p.267.

2 *OC*, Tome VII, p.465.

souligne dans les *Lettres trouvées dans la neige* : « *L'audace publie ce que l'hypocrisie avait la pudeur de cacher* »¹. Plus loin, le Suisse qui écrit ces lettres remarque que le problème, ce « *n'est pas notre gouvernement, c'est nous qu'il faut perfectionner* »², marquant l'aveuglement des révolutionnaires français, inconscients de l'inutilité de leur combat : quoiqu'ils fassent, ils renouvellent le schéma de l'Ancien Régime et leurs grands principes ne sont que de la poudre aux yeux, à l'exemple du premier article de la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen* : « *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits* » : l'égalité et la liberté sont très relatives, mettant de côté les femmes, les enfants ou encore les esclaves. L'opinion d'Isabelle de Charrière sur la Révolution va toutefois prendre un tournant définitif suite aux évènements meurtriers du 10 août 1792, dans lequel l'un de ses jeunes voisins, soldat aux Tuileries, est massacré. Puis, en 1794, son frère Vincent meurt, prisonnier des forces françaises révolutionnaires. Ce choc terrible se répercute sur ses écrits et son dégoût pour la Terreur lui fait remettre en cause ses idées et ses illusions.

3. *Résignation et pessimisme*

Son œuvre se teinte, dans les années 1794-1795, d'un scepticisme triste. Isabelle de Charrière voit les réformes sociales, politiques et éducatives tourner court dans un massacre généralisé, et

1 *OC*, Tome X, p.244.

2 *OC*, Tome X, p.249.

elle constate amèrement que le système qui se met en place ne fait que reproduire celui d'avant ; dans *Victoire ou la vertu sans bruit*, elle souligne que « *Le monde vieillit & se répète comme un radoteur qu'il est* »¹. Dans le climat post-révolutionnaire, Isabelle de Charrière s'intéresse plus particulièrement aux émigrés qui fuient la France et qui, pour certains, se réfugient en Suisse. Elle compatit à leur sort, tente de les aider, mais son ironie habituelle ne peut s'empêcher de noter leur ridicule et leur maladresse dans ses œuvres, à l'instar de l'*Inconsolable* que nous avons déjà évoqué. Parmi eux, un jeune noble, Camille de Malarmey de Roussillon, va provoquer son intérêt et devenir l'un de ses pupilles. Le jeune homme repart bien vite sur les routes d'Europe, errant au gré de la fortune, une correspondance assidue se met donc en place entre eux. Cette nouvelle rencontre relance sa réflexion sur l'éducation, plus critique, plus hésitante.

Elle s'interroge avant tout sur les dangers et les limites de l'instruction, s'inquiétant par exemple de la vague athéiste qui déferle sur l'Europe. Elle traite de ce sujet dans plusieurs romans, tels qu'*Honorine d'Userche*, mais c'est peut-être dans *Les Ruines de Yedburg* que le cas est le plus intéressant. Charles Stair, noble écossais, se retrouve devant un cas de conscience : il possède une somme d'argent qu'il pourrait donner à ses jeunes neveux, au risque de mettre fin à l'ignorance des enfants et de mettre en péril, par conséquent, leurs croyances religieuses et tout particulièrement leur foi en l'immortalité de l'âme :

1 OC, Tome IX, p.504.

« Mais les inconvénients de cette éducation ne seroient-ils pas encore plus grands pour les deux jeunes gens ? De toutes les hypothèses possibles, [...] je n'en vois point de vraiment intéressante que celle de l'immortalité de l'âme. [...] à qui ôte-t-on l'espoir d'une existence future ? C'est à celui qui en a le plus de besoin ; à celui qui s'occupant sans cesse de soi, de ses pensées, du perfectionnement de son esprit trouve insupportable de prévoir qu'il faudra un jour quitter son être et ne penser plus »¹.

Isabelle de Charrière manifeste dans ce roman ses doutes vis-à-vis d'une éducation qui va peut-être trop loin, menaçant le repos de l'âme et les convictions profondes. La question est de savoir si l'instruction vaut la peine de perdre sa foi, ses illusions, ou bien si l'ignorance n'est pas préférable. On perçoit, dans ces réflexions, les répercussions de la Révolution qui remettent en cause ses idées et ses espoirs pour l'éducation, qui perd de son importance à ses yeux, ainsi que l'illustre cet extrait des *Fragments politiques* : « Je me suis montrée passablement complaisante l'autre jour en supposant à l'éducation un pouvoir que je ne lui crois pas, mais je n'en ai exigé qu'un soin préparatoire, celui de faire penser dès l'enfance à ce que l'on pourroit un jour obtenir de soi »².

Malgré son pessimisme vis-à-vis de l'influence de l'éducation, elle reste persuadée de l'importance de la culture qui, comme le souligne Laurence Vanoflen, « est la dernière ressource individuelle

1 OC, Tome IX, p.322.

2 OC, Tome X, p.320-321.

pour échapper au besoin et au désespoir, mais aussi pour recréer des liens sociaux sains»¹. Isabelle de Charrière dresse donc un constat d'échec sévère de la Révolution tout en tempérant cet avis en marquant sa foi indéfectible dans le pouvoir de la culture et du savoir. Sa déception est grande en cette fin de siècle comme le souligne Henri Coulet, dans son article « Isabelle de Charrière, femme des Lumières ? » : « *Elle a connu les Lumières dans leur plus grand éclat, puis dans leur brutal crépuscule du soir, mais elle a connu un crépuscule du matin, celui du XIXème siècle issu des Lumières* »².

Femme des Lumières, Isabelle de Charrière l'est sans aucun doute, partagée entre le passé et l'avenir, tempérant ses idées à la recherche d'une nouvelle harmonie. Par l'éducation, elle se façonne un laboratoire intellectuel qui lui permet de développer dans son œuvre une réflexion perpétuelle sur la société de son époque. Les révolutions européennes occupent, on l'a vu, une place importante dans sa vie de femme et d'écrivaine de par l'impact sur sa vie et ses idées, d'abord enthousiaste, même si elle est finalement déçue par la Terreur et ses conséquences. Ces événements vont bouleverser l'éducation, aussi bien en Europe que dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière, et l'éducation va se faire l'écho de cette civilisation bouleversée, en mouvement, en reconstruction.

1 VANOFLEN Laurence, La formation de l'individu selon Isabelle de Charrière (1740-1805), Université de Paris IV : 1997/1998

2 Actes du colloque de Neuchâtel, *Une Européenne : Isabelle de Charrière en son siècle*, Hauterive-Neuchâtel : Ed. Gilles Attinger, 1994, p.20.

III. L'éducation, écho de la société

Sujet phare de l'œuvre d'Isabelle de Charrière, l'éducation se présente comme le métronome de la société dans ses romans et pièces de théâtres. L'auteure utilise ce thème pour exprimer ses idées sur l'égalité, la justice sociale et la condition des femmes, sollicitant le pouvoir cathartique de l'écrit pour déclencher une prise de conscience chez ses lecteurs. Elle met en scène les institutions et les règles en place, critiquant les programmes éducatifs qui ne lui semblent pas pertinents, soulignant les problèmes de certains systèmes d'instructions. Néanmoins, aux yeux d'Isabelle de Charrière, l'essentiel dans l'éducation reste l'humain et le perfectionnement de son esprit, qu'il s'agisse de l'enfant ou du parent, du précepteur ou de l'élève, du prince, du paysan ou de la femme.

A. Les lieux et acteurs de l'instruction

Le XVIII^e siècle est marqué par une crise des figures pédagogiques qui se manifeste par une remise en cause des institutions et des méthodes d'éducation dans l'opinion publique et les œuvres littéraires ; Rousseau bouscule le modèle du parent/mentor, Condorcet et Condillac proposent de nouveaux programmes et de nouveaux lieux d'instruction, les grandes universités et les collèges jésuites sont

bousculés dans leur suprématie. Isabelle de Charrière utilise ces éléments comme décor, destination ou moteur de ses intrigues, mêlant l'ancien au nouveau, le traditionnel à l'innovant.

1. *Maîtres, précepteurs et gouvernantes*

L'éducation par un tiers est la méthode la plus fréquente dans les milieux aisés et c'est celle choisie par les parents d'Isabelle de Charrière. Elle bénéficie des soins d'une gouvernante, Jeanne-Louise Prévost, dès l'âge de huit ans ; suisse française, elle occupe une place importante dans le développement spirituelle de la jeune Belle, lui faisant découvrir les classiques français qu'elle aime et voyageant avec elle en Europe. Elle se retire en 1753 mais garde contact avec la jeune fille jusqu'en 1758. De cette correspondance nous est parvenue une cinquantaine de lettres, toutes de Melle Prévost, les réponses d'Isabelle de Charrière n'ayant pas été retrouvées, dans lesquelles la gouvernante continue de guider et de conseiller la jeune fille dans ses choix de vie ou de lecture. On comprend, à la lecture de ces épîtres, l'importance de cette femme dans la construction de la pensée d'Isabelle de Charrière, en témoigne ce passage de 1754 :

« Vous voilà donc entrée dans votre quinzième année ! [...] les dispositions que je vous ai vû dans votre jeune âge me répondent de vous pour l'avenir et m'assurent que lorsqu'à la fin de chaque jours vous examinez l'employ que vous en avez fait vous pouvez

vous dire que vous avez fait un pas vers la perfection qui est recommandée si fortement aux Chrétiens »¹.

Etonnament, on ne retrouve pas de personnage de gouvernante aussi importante et influente que Melle Prévost, exception faite du duo Joséphine/Constance qui guide Emilie dans *Trois Femmes*. Rien, dans les écrits de l'auteure, ne permet d'expliquer cette absence, on pourrait presque se demander si Isabelle de Charrière ne se conforme pas, tout simplement, au modèle contemporain de l'homme-mentor.

Isabelle de Charrière privilégie donc les figures masculines dans le rôle de mentor, de maître ou de précepteur, aussi bien pour les garçons que pour les filles. L'éducateur idéal, selon elle, doit être « capable de tout », doté « d'une étendue d'esprit », d'une « pénétration » et d'une « variété de connoissances » afin d'enseigner au mieux à ses élèves « tantôt la persévérance tantôt l'ardeur, tantôt la profonde modestie sans laquelle on ne se voue jamais à des travaux obscurs, à une utilité qui n'est pas payée par des éloges »². On retrouve dans ce programme les idées majeures d'Isabelle de Charrière, le zèle, la tempérance, de vastes connaissances, et elle incarne ces valeurs dans l'un de ses personnages, l'abbé des Rois, mentor-gouverneur d'*Henriette et Richard*. Pédagogue à la fois jésuite et rousseauiste, il est aimable, sage et instruit et il représente une rigueur morale et un attachement à la vertu chère à l'auteure. Son rôle de guide l'amène à recommander la modération à ses jeunes pupilles, les héros éponymes Henriette et

1 OC, Tome I, p.61.

2 OC, Tome X, p.320.

Richard, les poussant à tempérer leur passion et à se raisonner dans le contexte difficile de la Révolution française.

D'autres précepteurs et maîtres se retrouvent tout au long de l'œuvre d'Isabelle de Charrière, nous avons déjà évoqué l'abbé de la Tour et Jan Praal, de *Trois Femmes*, Basilagogue et Amphidoxon dans *De l'Esprit et des Rois*, ou encore Philon, le précepteur d'Albert dans la comédie *Le mariage rompu*. Ils sont cependant loin de l'idéal développé par l'auteure et présentent tous des défauts plus ou moins graves, tels que l'athéisme de Jan Praal. Comme à son habitude, Isabelle de Charrière tempore cette vision utopique d'un instituteur idéal en soulignant les imperfections humaines de ses personnages. Elle ne présente pas de contre-exemple mais exprime, dans une diatribe acerbe de Sir Walter Finch, le peu d'estime qu'elle porte aux mauvais maîtres et précepteurs qui négligent et pervertissent l'éducation de leurs élèves : « *Oh ! dites plutôt aux pères : choisissez bien vos valets, et ils seront plus utiles à vos enfants qu'un précepteur qu'on prendra sur parole, ou des maîtres de pension, gens blasés pour la plupart, ennuyés, rassasiés, las d'enfants et d'instruction, qui, après s'être voués à un pénible métier par besoin, n'y emploient bientôt plus qu'une simple routine* »¹. Le constat est amer, aussi bien pour les précepteurs que pour les institutions qui, elles aussi, intéressent grandement l'auteure.

¹ OC, Tome IX, p.537.

2. Collège, académie et université

Pensions, collèges, académies ou encore universités, les structures éducatives sont nombreuses au XVIII^e siècle bien que souvent peu efficaces. Les anciens collèges de jésuites rencontrent des difficultés financières et administratives, et sont fermés ou remplacés par des « pensions », à l'enseignement technique et pratique, ou par des précepteurs à domicile. Les nouvelles pédagogies s'y développent, autour de deux principes : le premier dispense un enseignement proportionné au développement de l'esprit des enfants, suivant la philosophie rousseauiste ; le second commence avec les études des connaissances « sensibles » telles que l'histoire, la géographie, la botanique et la physique¹. Isabelle de Charrière se tient au courant, par sa correspondance ou les journaux qu'elle reçoit des avancées pédagogiques, marquant, dans son œuvre, une préférence pour le modèle des collèges, en particulier ceux de Glasgow, Edimbourg ou encore Louvain, ou encore les public schools anglaises telles qu'Eton qu'elle cite dans les *Finch* ; Sir Walter réagit à l'initiative de son frère qui, sans le consulter, a envoyé son neveu dans cette école publique : « *J'aurais eu quelque peine à me déterminer seul pour l'éducation publique, quoique, dans ce pays du moins, je la croie presque indispensable* »². Néanmoins, elle considère les différents modèles comme perfectibles, critiquant certains points dans ses romans.

1 VIGUERIE Jean (de), Histoire et dictionnaire du Temps des Lumières - 1715/1789 -, Paris : Robert Laffont, 1995.

2 OC, Tome IX, p.551.

Dans *Louise et Albert*, elle compare ainsi deux éducations : celle d'Albert, à l'académie, et celle de Louise, en pension, les confrontant afin de mieux révéler les faiblesses de ces deux institutions. Le jeune homme est envoyé par son père à l'académie de Jena afin de parfaire son éducation de noble, et pendant trois ans, sa conduite est « *irréprochable et ses progrès distingués. [...] Cependant il serait difficile de dire si les sciences fortifièrent ses vertus plus qu'elles n'accrurent ses défauts* »¹. Albert est, certes, devenu plus savant, perfectionnant ses connaissances, mais dans le même temps, il est devenu encore plus vantard et ergoteur qu'il ne l'était déjà. Son gouverneur le quitte, après ces trois ans, sans aucun regret, « *ne se rappelant pas qu'ils eussent passé ensemble un seul moment vraiment agréable, un seul moment d'abandon et d'intimité* »². Isabelle de Charrière souligne ici un paradoxe : l'académie a permis à Albert de devenir plus savant, mais elle l'a rendu froid, distant et hautain, bien loin d'un idéal humaniste de perfectionnement de soi. De son côté, Louise est envoyée en pension où son tuteur, le père d'Albert qui pense que : « *Là, si elle n'apprenait pas grand-chose, elle ne verrait du moins que des gens honnêtes et des exemples innocents* ». Cet avis rejoint la réalité des pensions, reconnues universellement pour leur inutilité et pourtant très nombreux, connaissant même une certaine stabilité contrairement aux établissements pour garçons ; par exemple, en 1765, on trouvait à Paris quarante-cinq couvents/pensionnats accessibles à toutes les bourses, de cent à mille livres par ans³. Pourtant,

1 *OC*, Tome IX, p.430.

2 *Loc. cit.*

3 VIGUERIE Jean (de), *Histoire et dictionnaire du Temps des Lumières - 1715/1789 -*, Paris : Robert Laffont, 1995.

la jeune Louise paraît plus sensée, plus humaine qu'Albert à sa sortie de pension, correspondant mieux à l'idéal de perfectionnement de l'esprit et du corps, mais aussi du cœur. Isabelle de Charrière critique par cet exemple les éducations trop rigoureuses qui ne laissent pas de place au sensible, transformant l'élève en un esprit purifié de tout sentiment et de toute sensation.

La finalité de ces institutions se trouve, dans la plupart des cas, à l'Université. Trois universités semblent se démarquer dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière : les deux anglaises Cambridge et Oxford et, en second plan, l'allemande Göttingue¹. Dans la suite des *Lettres écrites de Lausanne* par exemple, le jeune prétendant de Cécile, William, et son frère, doivent être envoyés chacun dans une institution différente : « *Mon frère fut destiné à avoir une place dans le Parlement, & moi à servir dans l'armée ; on voulut l'envoyer à Oxford, & me mettre en pension chez un Ingénieur* »². Une nouvelle fois, on note le souci d'Isabelle de Charrière pour une éducation utilitaire, visant à servir la société par la suite, et l'université est à son sens l'une des meilleures façons de perfectionner les connaissances acquises plus jeune. Elle n'est toutefois pas entièrement convaincue par le système universitaire, trouvant l'éducation collective plus rude et peut-être plus superficielle.

Toutes ces réflexions se retrouvent dans une comédie écrite en 1794, *Elise ou l'Université*. La pièce met en scène deux jeunes filles : Eugénie, fille d'un professeur, est décrite comme la « Circé » de

1 Ou Göttingen dans sa graphie moderne, célèbre grâce à la chanson de Barbara du même nom.

2 OC, Tome VIII, p.190.

l'Université ; coquette, instruite, légèrement pédante, elle prend conscience de son ridicule en se comparant à Wilhelmine, le second personnage féminin, qui est elle presque ignorante, une fille naturelle qui ressemble par certains traits à la Sophie de Rousseau. Un jeu amoureux s'établit entre elles et deux jeunes hommes, le comte de Rhyenberg et Charles de la Ville, fait de faux semblants et de non-dits. L'intrigue s'achève lorsque les deux couples se forment, les jeunes filles se rendant compte de leurs défauts respectifs. L'université est à la fois décor et sujet dans cette comédie ; peu présente, elle apparaît en filigrane au travers des différentes scènes, évoquée par quelques passages intéressants pour nous éclairer sur l'opinion d'Isabelle de Charrière sur cette institution. Dès les premières pages, par exemple, Eugénie déclare au comte de Rhyenberg, venu achever son éducation : « *On vous aura peint le séjour d'une université comme quelque chose d'assez triste & dans le fond on n'a pas eu tout le tort du monde* »¹. Ce constat assez sombre est appuyé par les propos du père de l'ami du comte, Walter, qui réclame son fils puisqu'« *après l'éducation [qu'il a] receue six mois d'université doivent [lui] suffire* »². Il est clair qu'Isabelle de Charrière considère l'université comme un système visant non pas à former une éducation, mais à la perfectionner, lui préférant de loin une éducation personnalisée, de mentor/précepteur à pupille/élève.

1 OC, Tome VII, p.420.

2 OC, Tome VII, p.426.

3. *Figures parentales : entre stéréotypes et remise en question*

Les choix d'éducation sont traditionnellement à la charge des parents ou des tuteurs, très présents dans les différentes œuvres de l'auteure. Elle propose un répertoire disparate de couples à la relation harmonieuse ou dissonante, de veufs et de veuves ou encore d'oncles et de tantes, tous ayant plus ou moins à cœur de donner à l'enfant à leur charge un avenir brillant et heureux. Isabelle de Charrière alterne des modèles aristocratiques, bourgeois ou paysans, offrant une gamme pittoresque de personnages parentaux qui présentent chacun un modèle d'éducation différent. Certains choisissent la rigueur, à l'image du comte d'Arnonville dans *Le Noble*, d'autres la douceur, comme la mère de Louise dans *Louise et Albert*. Ces derniers sont plus nombreux et ce répertoire de parents « souples » propose des nuances multiples, de l'indolence de Sir Walter Finch à l'abandon quasi-total de Mistress Henley envers sa belle-fille.

La dualité entre pères et mères est exacerbée et les caractères des uns et des autres sont marqués, parfois stéréotypés : dans les *Lettres écrites de Lausanne*, la mère de Cécile, par exemple, est l'image de la maternité aimante et inquiète du bien-être de son enfant ; dans le même temps, elle est consciente des défauts et des désavantages de Cécile, décrivant sa fille comme un « *joli jeune homme Savoyard habillé en*

filles»¹. Les femmes, en général, sont représentatives de leur état au XVIIIe siècle : peu instruites mais conscientes de l'importance de leur implication dans l'instruction de leur enfant, elles font de leur mieux malgré de fréquents découragements, à l'instar de Mistress Henley. Emplie de bonne volonté, elle souhaite instruire sa belle-fille mais sa méthode ne convient pas à son mari ; vexée, elle abandonne honteusement les leçons et ne tarde pas à rejeter, par dépit, la petite : « *La petite fille, ne faisant plus auprès de moi que baguenauder ennuyusement & suivre mes mouvements d'un air tantôt stupide, tantôt curieux, me devint importune [...] La pauvre enfant est certainement moins heureuse & plus mal élevée qu'avant que je vinsse ici* »².

Cette attitude reflète la transition qui s'opère au XVIIIe siècle : l'enfant n'est plus un adulte en petit mais une entité propre, on prend soin de lui et on voit apparaître, au sein des familles, une affection qui était jusqu'à présent assez rarement exprimée. Cette évolution est illustrée par les portraits de famille qui deviennent à la mode grâce, entre autres, au partenariat artistique entre la reine Marie-Antoinette et sa peintre favorite, Elisabeth Vigée-Lebrun, ou encore aux peintures moralisatrices de Jean-Baptiste Greuze qui mettent en scène des situations familiales banales, comme dans *L'accordée de village*³, ou exemplaires, dans *La dame de Charité*⁴ par exemple.

Ce sentiment est toutefois souvent accordé aux femmes, les hommes symbolisant plutôt la force et la discipline. Là où les mères vont

1 OC, Tome VIII, p.139.

2 OC, Tome VIII, p.105.

3 Musée du Louvre, 1761, 92x117 cm.

4 Musée des Beaux-arts de Lyon, 1772, 112x146 cm.

rechercher l'équilibre et le bonheur sentimental pour leur enfant, les pères vont plutôt chercher à leur donner une éducation utile et une place sociale convenable. A la fois estimés et décevants, les hommes n'interviennent que peu dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière, présents mais indolents. Le meilleur exemple est sans conteste Sir Walter Finch, figure paternelle à la fois bienveillante et désintéressée, investie dans son rôle de guide et d'éducateur tout en esquivant la plupart des décisions parentales. Ouvert aux critiques et aux conseils, Sir Walter, dans sa volonté de donner à son fils la meilleure éducation possible, ne prend aucune résolution définitive, préférant garder un flou artistique sur ses décisions. Il laisse à la vie le soin de mener son existence et celle de William, pleinement conscient de ses erreurs et de ses défauts comme il l'écrit à son fils : « *Mon fils, si je continue [...] cette histoire de votre enfance et de votre éducation, jeune encore vous la lirez et il ne sera pas trop tard, à ce que j'espère, pour que vous puissiez réparer mes fautes, et suppléer à ce que j'aurais pu négliger* »¹.

Néanmoins, il faut noter que la plupart des figures parentales de l'œuvre d'Isabelle de Charrière appartiennent à la noblesse ou à la bourgeoisie, dans lesquelles l'éducation est plus accessible, quasiment obligatoire. Les parents des classes plus pauvres n'apparaissent qu'en arrière-plan, à l'image de Sara Lee, nourrice et mère de John et Tom dans les *Finch*, le paysan de l'Orme dans l'*Inconsolable*, père de Louise. L'éducation de leurs enfants, en général, est laissée au soin d'un tuteur aisé, à l'exemple de Sir Walter pour les deux jeunes Lee. Ce parallèle

1 OC, Tome IX, p.528.

n'est pas anodin pour Isabelle de Charrière qui s'intéresse au peuple et aux inégalités sociales, et ce notamment au travers de l'éducation.

B. Inégalités

Le contexte social de la fin du XVIIIe siècle est complexe, contradictoire par moment, partagé entre un besoin de justice et un attachement aux traditions. L'œuvre d'Isabelle de Charrière ne cesse de revenir à ces questions, remettant continuellement en cause les modèles en place, les idées nouvelles et les tentatives de réforme. L'éducation, à son sens, est l'un des chantiers les plus importants des révolutions de cette fin de siècle, et elle s'intéresse tout particulièrement aux problèmes de l'éducation princière, à la base de l'équilibre du pays, à l'accessibilité égalitaire à l'éducation qui lui semble discutable, et enfin à la question de l'esprit inné ou perfectionné. Auteure engagée, elle appelle de ses vœux une instruction raisonnée et raisonnable à la portée de tous, mais dans une certaine mesure, ne prenant jamais d'opinion tranchée et définitive dans le débat général.

1. *Education des princes*

Isabelle de Charrière aurait pu devenir préceptrice de prince ; faute d'accéder à cette position, elle s'incarne en fée Sagesse dans *Bien-né* destiné au roi Louis XVI, qui, dans le conte, écoute ses conseils :

« Le Roi obéit : & sa Cour devint comme la maison d'un particulier sage, éclairé, & sociable, où les enfans, les amis, les domestiques, parlent, conseillent, agissent, avec intelligence & zèle, pour le plus grand bien du maître & de la famille. L'intérêt de la chose publique fut la pensée habituelle du Roi : en se couchant, en se réveillant, en se promenant, il était occupé du bien de ses sujets, de la gloire de son Etat, & de la sienne propre. Du moment où il avait vraiment besoin de se délasser, ses divertissemens cessèrent d'être ruineux, & il s'amusa plus à beaucoup moins de frais »¹.

L'idée majeure de ce programme vertueux, très largement répandue dans un siècle qui a valorisé le « despotisme éclairé », est l'amélioration morale par l'éducation de la politique du monarque afin de permettre le mieux-être et le bonheur du peuple. Le roi idéal d'Isabelle de Charrière se doit de réunir les qualités d'une bonne administration, de générosité, d'intégrité, de flexibilité et doit être doté d'un grand sens pratique et politique ; il a le devoir de protéger les plus faibles et les intellectuels, et, enfin, d'offrir à son Etat un rayonnement économique, diplomatique et culturel.

¹ OC, Tome X, p.89.

Elle marque son aversion pour la force et se positionne contre tout régime autoritaire, se prenant à se rêver monarque en présentant un programme de règne potentiel par l'entremise de la mère de Cécile dans les *Lettres écrites de Lausanne*, commençant par ces mots : « *Si j'étois Roi, je ne sais pas si je serois juste, quoique je voulusse l'être* »¹. Elle est bien évidemment consciente du caractère utopique de ce monarque idéal, il s'agit plutôt d'un répertoire de qualités recherchées chez celui-ci. Elle a conscience de la nature humaine du monarque et lui reconnaît des limites, somme toutes compréhensibles. Les défauts peuvent être selon elle corrigés par une éducation adaptée, censée guider et inspirer le futur roi. En cas de défaillance de cette éducation, c'est l'avenir de l'état qui est en danger ainsi que la vie de son peuple ; il est par conséquent primordial de s'en inquiéter et d'y pourvoir afin de ne pas laisser le souverain dans l'ignorance, bien plus dangereuse qu'une mauvaise éducation que l'on peut ensuite corriger, idée exprimée dans *De l'Esprit et des Rois* :

«Amphidoxon : Si je ne me trompe, Basilagogue, vous craignez moins chez un prince l'abus que l'absence d'esprit.

Basilagogue : Sans doute, et la raison en est bien simple. De rien on ne fait rien, mais on peut changer quelque chose de mauvais en quelque chose de bon »².

On revient donc sur cette théorie du perfectionnement de l'esprit chère à Isabelle de Charrière, qu'elle utilise même pour expliquer en partie

1 OC, Tome VIII, p.142.

2 OC, Tome IX, pp.244-245.

l'échec de Louis XVI et des monarchies européennes dans ses *Observations et conjectures politiques* :

« Comment vous élève-t-on fils et filles de Rois ? Est-ce vous, sont-ce vos instituteurs à qui il faut s'en prendre ! [...] craindrait-on de donner trop d'amour pour ce qui est noble et grand, trop d'horreur pour le vice et la bassesse, trop de mépris pour les amusements puérils, trop d'activités et de force d'âme, à un Prince de Galles, à un Dauphin, à un Stadhouder héréditaire, à un jeune Roi des Romains ? »¹.

L'éducation est donc, à son sens, l'unique solution pour les souverains de perdurer dans leur Etat et d'échapper aux révolutions, car, ainsi qu'elle le remarque dans *De l'Esprit et des Rois*, « si les Rois ne peuvent devenir des gens d'esprit, il n'y aura bientôt plus de rois »². Elle espère voir naître un gouvernement éclairé, guidé par les lumières de la raison et de la souplesse, qui sera à même de procurer le bonheur à son peuple, une sorte d'état-providence mené par un monarque instruit et tempéré.

2. Accession du peuple à l'instruction

La question de l'éducation des gouvernants amène logiquement Isabelle de Charrière à réfléchir à celle des gouvernés. Elle a toujours été proche de ses domestiques, Philippe Godet soulignant dans *Isabelle de Charrière et ses amis* qu'« elle se plaisait à causer avec les humbles

1 OC, Tome X, p.72.

2 OC, Tome X, p.240.

gens». Elle s'intéresse à leur sort, n'hésitant pas à instruire certains, à l'image d'Henriette Monachon, sa femme de chambre. Eprise de justice sociale, elle ne s'oppose pas à l'idée d'une certaine instruction donnée au peuple, proposant même dans ses romans des modèles d'instruction dans les classes les plus pauvres tels que Louise de l'Orme dans *l'Inconsolable*. Elle craint les conséquences des mouvements de colère d'une masse inculte, irraisonnable, semblable à celle du peuple de Paris lors des événements révolutionnaires, endoctrinable à l'envi et manipulable à l'infini. Pourtant, elle émet des réserves sur une éducation égalitaire, craignant, à l'inverse, comme Voltaire, un peuple trop instruit, incapable de prendre en charge les tâches pénibles et refusant d'accomplir les travaux manuels, agricoles ou artisanaux.

Walter Finch illustre à la perfection ce paradoxe : d'un côté, il prend en charge l'éducation des frères de lait de son fils, de l'autre il inculque à ce dernier les privilèges et les prérogatives de sa classe sociale. Lors de ses un an, par exemple, il note dans son journal :

« Sara exige pour vous des égards. Je ne cesse, disoit-elle, de répéter aux aînés de mes enfants que c'est grâce à master William qu'ils sont proprement vêtus ; que c'est grâce à l'argent de Sir Walter, que mon mari a le loisir de les peigner et de leur apprendre l'alphabet et leurs prières. [...] Il n'y a pas de mal qu'ils apprennent de bonne heure à avoir de la reconnaissance et de la complaisance. Que risque-t-on de leur donner les habitudes dont on s'est trouvé bien soi-même ? »¹.

¹ OC, Tome IX, p.529.

Cette attitude est caractéristique du flegme anglais de Sir Walter, qui ne tient pas à changer des traditions qui vont en sa faveur. Néanmoins, il prend sous son aile deux des enfants Lee et leur donne une éducation de qualité, manifestant une grande admiration pour les capacités intellectuelles de l'aîné, John, et lui permet de suivre une carrière d'architecte.

Néanmoins, Isabelle de Charrière insiste généralement sur le danger d'un peuple instruit de manière uniforme et égalitaire, se basant notamment sur l'assertion de Rousseau développée dans *De l'Esprit et des Rois*, « l'homme qui médite est un animal dépravé »¹. Basilagogue, dans le premier dialogue, demande à Amphidoxon de songer « à ce que serait une société d'hommes qui tous ou presque tous, pendant l'enfance, s'exerceraient à méditer, et dont ne fut-ce que cinquante et un sur cent feraient, après cela, de la méditation, ou, si vous voulez, de la science, la principale occupation de leur vie »². Il complète ce propos en considérant la minorité instruite de la société comme « un mal nécessaire », nécessaire mais ne devant jamais être majoritaire, au risque d'un désastre économique et social. L'éducation, dans ce cas de figure, serait plus nocive que bénéfique pour la société, et l'auteure voit dans la démocratisation de l'instruction un danger latent, une sorte de décadence intellectuelle au sein d'une civilisation contemplative et méditative.

1 *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

2 *OC*, Tome IX, p.236.

Dans un sens, on peut voir dans ce positionnement d'Isabelle de Charrière un certain héritage voltairien, une sorte d'obscurantisme éclairé si l'on s'en réfère à certaines lettres de Voltaire : « *Il est à propos que le peuple soit guidé et non qu'il soit instruit ; il n'est pas digne de l'être* »¹, ou encore « *Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants. Si vous faisiez valoir une terre, si vous aviez des charrues, vous seriez de mon avis* »². Sans mépris aucun, l'auteure considère que chacun a sa place, son rôle et son utilité dans la société, et doit donc être éduqué selon les besoins de l'ensemble, à l'image de l'école de Théobald dans *Trois Femmes* dans laquelle le jeune seigneur choisit des matières utiles pour ses élèves, enfants de paysans, alors que dans le même temps, son amie Constance s'interroge : « *la portion de lumières que peuvent acquérir des artisans et des laboureurs par le moyen de l'instruction, seroit-elle utile ou nuisible, soit à eux, soit à la société à laquelle ils appartiennent ?* »³. Claire Jaquier souligne la contemporanéité des idées révolutionnaires et le débat sur l'instruction publique alors en cours, remarquant que « *l'ambition égalitaire et l'idée démocratique paraissent à Isabelle de Charrière des principes abstraits* »⁴. Loin d'embrasser avec enthousiasme le mouvement général de démocratisation, elle marque les limites et les dangers de ce système abolissant les frontières entre les classes sociales.

1 « Lettre à M. Damilaville » (19 mars 1766), in *Œuvres de Voltaire*, éd. Hachette, 1862, t. 31, p. 164.

2 « Lettre à M. Damilaville » (1er avril 1766), in *Œuvres de Voltaire*, éd. Lefèvre, 1828, t. 69, p. 131.

3 *OC*, Tome IX, p.101.

4 JACQUIER Claire, « Isabelle de Charrière au tournant des Lumières : le roman mis en crise », intervention au cours du séminaire « Romans de femmes », Grenoble, 2 décembre 2008.

3. *Facultés innées et éducation égalitaire*

Mais le problème ne se limite pas à la classe sociale aux yeux d'Isabelle de Charrière ; une instruction égalitaire sous-entend des élèves possédant strictement les mêmes capacités intellectuelles. Or, comme elle le souligne dans *Louise et Albert* :

« Malgré ce qu'en dit Helvétius, il me paraît incroyable que tous les hommes naissent avec des facultés égales [...] l'éducation quelconque, quoi qu'on en veuille entendre par ce mot, ne produit pas seule toutes les différences qu'on voit entre les individus de l'espèce humaine. Cependant, il est bien certain qu'elle a sur eux quelque influence »¹.

Elle sous-entend qu'une éducation dite égalitaire ne serait qu'une illusion, les enfants n'ayant pas tous les mêmes capacités intellectuelles au départ ; il serait même injuste de leur donner la même instruction, avec une méthode strictement identique qui ne s'adapterait pas correctement à chacun. Elle préconise, au contraire, une éducation sans système, personnalisée pour chaque élève, afin de répondre au mieux à leurs besoins et à leurs difficultés ; elle tient à valoriser les aptitudes innées, toujours dans une volonté de perfectionnement de l'esprit, et ne croit pas vraiment aux projets révolutionnaires d'une école républicaine, ouverte à tous et proposant le même enseignement, sans distinction, à tous les enfants de la Nation. Au contraire, elle voit dans

¹ OC, Tome IX, p.425.

cette uniformisation de l'éducation un danger latent, une perversion lente de l'enfant que l'on enferme dans un carcan de systèmes qui ne lui correspondent pas forcément.

Elle évoque l'exemple de Jean-Jacques Rousseau, dans l'*Eloge* qu'elle rédige sur l'auteur lors d'un concours organisé par l'Académie française en 1790, expliquant l'inadéquation des instructions qu'on lui a données et les conséquences sur sa sensibilité et son esprit :

« Pourquoi n'aperçoit-on pas cette sensibilité, cette mobilité extrêmes ? parce qu'on n'étoit pas fait comme lui. L'un devenu savans ne trouvoit pas qu'il fût si pénible d'étudier avec ordre, avec suite, avec application. L'autre, que des registres, des calculs, un travail monotone n'ennuyoient pas beaucoup, ne pouvoit pressentir combien ils ennuyeroient Rousseau »¹.

Elle voit dans ces éducations généralistes une négation de l'autre et de sa personnalité, comme si le professeur refusait de voir l'individualité de chacun de ses élèves en leur imposant sa vision de l'éducation. Il est essentiel de s'adapter à l'enfant pour Isabelle de Charrière, qui elle-même se confronte à des élèves de condition, de personnalité et d'âge différents, d'Henriette Monachon, sa femme de chambre éclairée, à Willem-René, son neveu aristocratique à l'indolence rare. De plus, elle ne conçoit pas d'échec possible, toute personne ayant une intelligence et une culture à développer ; il suffit de trouver une méthode, une instruction qui s'harmoniserait au mieux avec les capacités intellectuelles et les goûts de chacun. Aucun cas n'est désespéré et, ainsi

¹ OC, Tome X, p.201.

qu'elle le souligne dans *De l'Esprit et des Rois* : « *Chacun a quelque disposition à l'esprit [...] et je pense qu'une portion d'esprit qui n'est point du tout rare, n'aurait besoin que d'une soigneuse culture pour devenir l'esprit que je demande* »¹. Isabelle de Charrière ne théoriserait jamais ses idées, mais on peut noter certains points communs avec la méthode Jacotot qui, quelques années plus tard, suscitera un grand étonnement. Joseph Jacotot, pédagogue français, propose en 1830 une méthode basée sur la capacité de l'élève d'apprendre par lui-même, le rôle du maître se limitant alors à le guider, n'ayant plus la nécessité d'expliquer un savoir pour être compris par l'élève. Dans cette perspective d'autodidaxie relative, l'éducation de tous est envisageable, de manière autonome et libre, aussi bien pour les classes sociales les plus pauvres que pour les femmes.

C. L'éducation sensible : l'instruction féminine en cause

Pour finir, nous allons nous intéresser à un cas particulier, l'éducation des femmes, qui représente pour Isabelle de Charrière la réflexion d'une vie. Son existence a été continuellement confrontée à ce problème et elle s'engage régulièrement en faveur d'une instruction de masse pour les femmes, restant toutefois dans les limites de sa tempérance habituelle. Certains commentateurs lui prêtent des revendications féministes, comme Isabelle Vissière ou Monique Moser-

¹ OC, Tome IX, p.241.

Verrey, mais au-delà d'une écriture engagée pour la condition féminine, Isabelle de Charrière propose une réflexion aboutie sur l'impact de l'éducation dans la vie des femmes et sur les enjeux des bouleversements de la Révolution.

1. *L'éducation féminine en question*

Le thème de l'éducation met en lumière la fracture entre homme et femme au XVIIIe siècle, une frontière morale qui enferme l'un et l'autre dans des rôles bien définis : l'homme en tant que père, époux et fils, la femme en tant que mère, épouse et fille. Pour ces dernières, l'instruction leur permet d'aller au-delà de leur condition et de dépasser leur statut inférieur dans la société. Cette position d'infériorité est confortée par une misogynie ambiante, millénaire, se basant sur des principes religieux – la femme comme source du mal ou du péché – ou pseudo-physiques – la femme en tant que sexe faible, dans tous les sens du terme. Isabelle de Charrière s'oppose à ces préjugés et ne cesse de les contredire en mettant en scène des situations concrètes et réalistes qui prouvent la vacuité des idées misogynes, tout en insistant sur le mal-être des femmes, à l'image de cette phrase de Mr Weissenried dans *Louise et Albert* : « *quoiqu'on attribue aux femmes moins de sens et de jugement qu'à nous, elles en auront toujours assez pour nous apprécier ; elles voient vos défauts ; elles le sentent ; elles en souffrent, et*

nous n'obtiendrons leur respect et leur déférence qu'à force de les mériter»¹. Isabelle de Charrière dresse un tableau consternant et consterné de la condition féminine au XVIIIe siècle, déplorant le manque de liberté et de considération envers la gent féminine et espérant en la démocratisation de l'éducation pour les femmes.

Elles sont présentes dans la quasi-totalité de l'œuvre de l'auteure, parfois héroïnes, parfois personnages secondaires, mais elles se rassemblent toutes autour du thème de l'éducation, qu'elles aient beaucoup d'esprit comme Constance dans *Trois Femmes* ou qu'elles soient ignorantes comme Babet d'Estival dans *Sainte-Anne*, c'est un des moteurs des intrigues d'Isabelle de Charrière et on trouve le motif de l'étude et de l'instruction à de nombreuses reprises, notamment comme solution à la mélancolie. De nombreux personnages féminins ont recours à l'étude comme consolation ; par exemple dans l'opéra comique des *Femmes*, le jeune Albert, amoureux de Cécile, déclare alors qu'il l'épie par la fenêtre : « *Je la vois ; elle écrit / Par le travail et par l'étude / Elle charme sa solitude. / Peut-être ses regrets* »². L'écriture permettrait à Cécile de se distraire de ses tourments, alors que dans la comédie *Comment la nommera-t-on*, l'étude agit comme une véritable consolation, une thérapie contre la tristesse. La pratique des arts, entre autres, soulage la comtesse d'Ossan de ses tracas, ce qu'elle déclare dès le début de la pièce, alors qu'elle se trouve seule face à son chevalet : « *Ne me quittez pas gout des arts [...]. Ressource chere & presque unique, devenez tous les jours plus puissante contre des maux qui croissent tous*

¹ OC, Tome IX, p.443.

² OC, Tome VII, p.206.

les jours»¹. Isabelle de Charrière, au-delà d'un humanisme « proto-féministe », voit dans l'éducation des femmes un moyen de s'affranchir d'une existence dans laquelle elles sont prisonnières du carcan des principes, des morales et des traditions, mais aussi d'atteindre une forme de bonheur en soignant la mélancolie grâce à une « cure intellectuelle et artistique ».

Ce motif littéraire de l'étude comme consolation va plus loin en remettant en question les relations hommes/femmes et en interrogeant le bien-fondé des principes établis, en majorité en défaveur des femmes. Isabelle de Charrière s'oppose subtilement, toujours en usant de tempérance, à tous les griefs que l'on prête à celles-ci, et distille touche par touche sa plaidoirie pour la cause féminine, parfois même par l'entremise de ses personnages masculins. Sir Walter n'est peut-être pas le meilleur exemple, nous reviendrons d'ailleurs après sur sa misogynie latente, mais l'une de ses interventions est particulièrement intéressantes ; alors qu'il parle avec son père de la dégradation de son frère, miné par un chagrin d'amour, celui-ci récrimine violemment les femmes :

*« C'est encore aux femmes que nous devons cela [...]. Oh ! les femmes, les femmes ! – Ne seraient-elles point en droit, dis-je à Sir Thomas, de crier tout de même : – Oh ! les hommes, les hommes ? – Peut-être, me répondit-il naïvement. J'avoue n'y avoir jamais pensé »*².

¹ OC, Tome VII, pp.127-128.

² OC, Tome IX, p.524.

Faute d'y avoir jamais pensé, il semble que l'homme ne changera pas d'opinion sur la femme, perçue comme coupable de tous les maux et indigne de toute éducation, dans l'image que s'en fait le père de Sir Walter. Cependant, Isabelle de Charrière est loin de trancher aussi nettement sur ce sujet, nuancant la faute des uns et des autres, défendant souvent les femmes, excusant parfois les hommes, mais montrant aussi l'envers possible de toutes les apologies et récriminations.

2. *Misogynie et faux-semblants*

Il faut dire qu'au XVIIIe siècle, les femmes souffrent de l'image des précieuses ridicules du siècle précédent, mises en scène par Molière entre autres, qu'Isabelle de Charrière distingue de celles qu'elle considère comme des femmes savantes et cultivées, mais qui ne se donnent pas en spectacle et ne s'enorgueillissent pas de leur savoir. L'exemple le plus concret est la comparaison qu'elle fait entre Mme de Genlis et elle-même : elle se considère comme un mentor mais n'impose aucun système, aucune méthode, alors que l'auteure d'*Adèle et Théodore* ne cesse d'exposer ses idées dans des traités d'éducation et des romans. Isabelle de Charrière trouve cette démarche vulgaire, pleine de prétentions et passablement ridicule, la considérant, nous l'avons déjà vu, comme une vulgaire maîtresse d'école, avec toute la condescendance et le mépris signifiés dans ce terme. La « femme savante » dessert à ses

yeux la société, rejoignant presque en ce point Jean-Jacques Rousseau qui, dans *l'Emile*, note qu' « *une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans... de tout le monde* »¹. Elle reprend d'ailleurs une autre pièce de Molière, *Les femmes savantes*, dans sa comédie *L'enfant gâté* dans laquelle le jeune Marcellin se révolte contre les projets de mariage que sa mère a pour lui avec Cydalise, une riche veuve, femme d'esprit qui le fait savoir, et qu'il a en horreur :

« *Pour assoupir il n'est rien qui le vaille.*

Sitôt que je l'entens toute mon ame baille.

Et quant à son esprit c'est de l'opium pur.

Défunt son pauvre mari en est mort- Oh ! c'est sûr.

On n'a qu'à l'épouser pour compléter la preuve

*En moins de quinze jours je la garantis veuve »*².

Le cynisme de cette tirade soulève le problème de la limite à apporter à l'éducation des femmes : doit-on définir un quota de savoir, ou bien doit-on instruire la modestie aux femmes ? Mais ces questions ne semblent être que le reflet de la misogynie exacerbée de l'époque ; comme Isabelle de Charrière le souligne dans *Elise ou l'Université*, « *les hommes n'aiment pas les femmes savantes* »³, et ce sont peut-être eux qui doivent être vus comme la véritable limite de l'instruction féminine, voire même comme déclencheur de cette fureur d'apprendre des « précieuses » au XVIIe siècle, devenues « pédantes » au XVIIIe. En frustrant leur besoin d'instruction et en leur opposant un modèle

¹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *L'Emile ou de l'Education*, Paris : Flammarion, 2009, p.536.

² OC, Tome VII, p.590.

³ OC, Tome VII, p.415.

d'intellectuel éternellement masculin, on pourrait presque considérer les hommes rejetant constamment l'éducation des femmes comme la cause véritable du phénomène des « femmes savantes ».

Les citations misogynes ne manquent pas au XVIIIe siècle pour dévaloriser les femmes, incapables de penser correctement sans devenir pédantes et ridicules, à l'exemple de cette réflexion de Rousseau : « *La recherche des vérités abstraites et spéculatives [...] n'est point du ressort des femmes* »¹. La femme n'a donc, si l'on s'en tient à cette citation, ni la capacité, ni le droit, ni l'utilité de réfléchir et d'étudier. Avec Sainte-Anne, qui préfère que son épouse reste ignorante et donc docile, Sir Walter Finch est peut-être l'un des personnages les plus machistes d'Isabelle de Charrière. Sans se départir d'un cynisme inimitable, il déclare les choses les plus odieuses avec une légèreté méprisante, essentiellement durant ses quelques « débats » avec la tante de sa défunte femme, Lady C., même s'il préfère le plus souvent se taire et imaginer ce qu'il pourrait lui répondre, comme par exemple : « *Ah ! voilà un trait de lumière, me suis-je dit. C'en est fait, la généralité des femmes est condamnée à une éternelle médiocrité dans tout ce qui demande de l'application et ne conduit pas uniquement à plaire* »², ou encore, imaginant quelle pourrait être la femme idéale, il déclare qu'il n'en existe pas et que l'amour est « *la qualité distinctives des femmes. L'amour les soumet, et la plus impérieuse d'entr'elles s'enorgueillit de sa soumission* »³.

¹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *L'Emile ou de l'Education*, Paris : GF, 1996, p.465.

² OC, Tome IX, p.556.

³ OC, Tome IX, p.557.

Ce sentiment de supériorité éprouvé par les hommes se décline dans les différentes œuvres d'Isabelle de Charrière. Elle nuance et adoucit l'accablant constat en reconnaissant aux femmes certaines qualités ou certains talents, ce qui est acceptable contrairement à un excès de savoir, ainsi que nous le rappelle le vicomte de Verteuil dans *Comment la nommera-t-on* : « une femme à talents est supportable en comparaison d'une femme d'esprit ». Il ajoute plus loin : « un homme d'esprit est l'opposé d'un sot, mais une femme d'esprit est l'opposé d'une femme simple naïve et naturelle »¹. Une condamnation sans appel, référant selon toute apparence à la femme naturelle telle que Rousseau l'imagine, mais à laquelle Isabelle de Charrière n'est pas certaine d'adhérer et à laquelle, surtout, elle refuse de se conformer.

Elle pratique donc la dissimulation et, avec subtilité, elle retourne la situation en faveur des femmes qui, sans en avoir l'air, prennent un certain pouvoir. Pour cela, elle dénonce des stéréotypes caricaturaux : la femme savante et mondaine – Lady C. dans les *Finch*, Mme d'Erviex dans *Comment la nommera-t-on* – opposée à la jeune fille à marier, douce et naïve – Marianne de la Prise dans les *Lettres neuchâtelaises*, Cécile des *Lettres écrites de Lausanne* ou encore Babet d'Estival dans *Sainte-Anne*. Derrière les traits exagérés se cachent des femmes qui ne sont pas aussi ridicules qu'elles en ont l'air, et les apparences laissent entrevoir des intelligences déniées par l'homme mais toujours vivaces. Lady C., par exemple, se confronte à la misogynie de son mari et au cynisme de son neveu par alliance ; elle est l'éternelle victime de leurs moqueries, tentant régulièrement d'expliquer son point de vue sur la

¹ OC, Tome VII, p.131.

condition féminine, sans jamais être prise au sérieux. On pourrait croire, de prime abord, que l'auteure se range du côté des rieurs, s'il n'y avait pas cette réplique de William qui remarque que « *quoique lady C. déraisonne sans cesse, ce n'est presque jamais entièrement, et qu'il est plus facile à son mari de se moquer d'elle que de la réfuter. Le bon sens seroit-il une ornière dont on ne peut sortir tout-à-fait ?* »¹. On comprend bien de quel côté de l'opinion se situe Isabelle de Charrière, malgré son aversion pour les pédantes. Cet état d'esprit s'inscrit dans un contexte bouleversé par la Révolution française, plein d'espoirs concernant la condition féminine, notamment pour l'éducation, à la base de toute liberté selon Isabelle de Charrière.

3. *L'illusion de la liberté*

Le mouvement favorisant l'éducation des femmes commence par un discret changement chez certains pères, le plus célèbre restant Diderot qui prend en charge l'éducation de sa fille Marie-Angélique, pas vraiment conforme à celle donnée aux jeunes filles de l'époque. Il la considère comme son œuvre et se rêve Pygmalion, allant jusqu'à vouloir vendre sa bibliothèque pour la doter convenablement². Cet exemple parmi tant d'autres trouve une résonance particulière chez Isabelle de Charrière qui met en scène dans ses romans des pères soucieux de l'éducation de leur fille. *Honorine d'Userche* présente par exemple un

¹ OC, Tome IX, p.557.

² C'est Catherine II de Russie qui, sous condition, rachètera l'ensemble.

père exemplaire, Monsieur d'Userche, dont le narrateur dit qu'il « fut uniquement occupé de la culture de ses terres et de l'éducation d'Honorine », instruisant lui-même sa fille et faisant venir les meilleurs maîtres de Paris. Les figures maternelles ne sont pas en reste, elles à qui l'éducation de leur fille revient de droit, et on a pu voir combien leur implication diverge d'une œuvre à l'autre. La mère de Cécile peut sûrement être considérée comme la plus emblématique car, comme le souligne Philippe Godet, « tout l'effort de cette mère a tendu à former une âme libre, consciente de son devoir et de sa dignité de femme, et qui existât par elle-même »¹. L'évolution de la situation des jeunes filles dans la société ne peut venir que de ses parents, à l'image de l'existence d'Isabelle de Charrière qui, grâce à l'intelligence éclairée de ses parents, a pu accéder à une éducation aboutie.

Mais l'instruction féminine, au-delà d'une question familiale, bouleverse le système établi et peut représenter un danger pour la société. Comme le constate Colette Cazenobe, « l'éducation des filles ne peut, en effet, s'envisager indépendamment des conséquences bonnes ou mauvaises qui pourraient s'ensuivre sur la société ou sur la famille »², ajoutant plus loin : « l'histoire d'une femme ne commence pas le jour de son mariage, mais dès le plus jeune âge, si bien intentionné que soit son entourage, s'il s'agit d'une enfant destinée au monde, elle reçoit inmanquablement une éducation paralysante »³. Un changement de

¹ GODET Philippe, *Mme de Charrière et ses amis*, Genève : A Jullien, 1906, p.309.

² CAZENOBÉ Colette, *Au malheur des dames*, Paris : H. Champion, 2006, p.95.

³ CAZENOBÉ Colette, *Au malheur des dames*, Paris : H. Champion, 2006, p.123.

mode d'instruction des femmes serait donc, dans le même temps, une transformation radicale de la société, basée sur la soumission et la naïveté de l'épouse face à son mari.

La mutation est en marche et l'œuvre d'Isabelle de Charrière n'est qu'un des multiples témoignages qui prouvent l'envie et le besoin des femmes d'accéder à une éducation convenable, voire brillante, leur permettant par là même de briser leur carcan social et de s'inventer un nouveau destin. L'exemple de Sophie, héroïne de la comédie *l'Extravagant*, est probant : elle choisit elle-même son fiancé, avec des critères précis : « *En mon époux je veux non de l'esprit qui brille / Mais un esprit pourtant qui puisse m'éclairer* »¹. La jeune fille ne souhaite pas rester dans l'ombre de son mari, et cet état d'esprit est représentatif des revendications féminines de la Révolution, aspirant à un nouvel ordre social et familial. Sir Walter Finch, toujours lui, illustre à merveille ce changement de mentalité ; exemple même du machisme mais aussi de la tempérance sur la plupart des sujets, il reconnaît aux femmes certaines qualités, du moins à quelques-unes : « *Quand une femme a de la capacité, il faut le reconnaître et en tirer parti. Plus exacte que la plupart des hommes dans les choses de détail par où elle a commencé, celle-ci a, peu à peu, étendu sa sphère et fait mieux qu'un homme ce qu'elle sait aussi bien* »². La transition est en marche, mais il faudra encore quelques siècles pour qu'elle soit véritablement effective.

En attendant, la question de l'éducation féminine pose un vrai problème auquel Isabelle de Charrière va prêter attention durant toute

¹ OC, Tome VII, p.524.

² OC, Tome IX, p.533.

sa vie, s'interrogeant sur les bienfaits d'une instruction généralisée, à la fois enthousiaste et prudente. La finalité de liberté est contrebalancée, dans sa réflexion, par la recherche du bonheur, s'interrogeant sur les connexions possibles entre les deux, mettant en scène des situations précises dans ses œuvres qui lui permettent de mettre au clair ses idées. Elle n'apporte aucune réponse précise à cette question, consciente de la relativité de la chose et de son expérience personnelle : femme d'esprit, elle n'a pas trouvé le bonheur conjugal qu'elle recherchait, et la frustration de ne pas avoir eu d'enfant ajoute à sa mélancolie une amertume qui ne saurait la décider à se prononcer sur le sujet du bien-fondé de l'éducation féminine. En revanche, elle s'exprime régulièrement sur les injustices et les abus de la Révolution française, à l'exemple de sa *Lettre d'un anglois à un député de l'Assemblée Nationale de France*, dans laquelle elle caricature les révolutionnaires en chevaux : « *Ce coup de collier de la populace des Chevaux a donné à penser à nos Dames ; elles ne voient pas pourquoi aucune déclaration de droits n'a encore prononcé leur égalité avec nous à moins que tous les hommes ne naissent égaux ne veuille dire toutes les créatures humaines naissent égales ce qui, après tout, ne seroit point absurde* »¹. Auteure engagée, elle reste toutefois prudente, usant de cette modération qui lui est chère tout en s'exprimant sur les changements et bouleversements de son époque, se prononçant en faveur d'une éducation des femmes qui leur permettraient de se libérer, enfin, d'une société paternaliste qui leur impose une domination insoutenable.

¹ OC, Tome X, p.317, souligné dans le texte.

A la fois admiratives l'une de l'autre tout en se jalouant l'amitié de Benjamin Constant, Isabelle de Charrière et Germaine de Staël ne sont pas toujours du même avis ; mais sur la question féminine, elles s'accordent à dire leur profond désir d'évolution du système et des mentalités, déplorant le peu d'engagements respectés par les hommes révolutionnaires, laissant sur le pavé les femmes qui se sont battues à leur côté, Olympe de Gouges, Lucile Desmoulins, Charlotte Marat et tant d'autres, trop souvent oubliées par la plume masculine de l'Histoire. Nous concluons donc ce chapitre par cette citation de Germaine de Staël dans laquelle nous retrouvons les mots d'Isabelle de Charrière :

« Si l'on voulait que le principal mobile de la république française fût l'émulation des lumières et de la philosophie, il serait très raisonnable d'encourager les femmes à cultiver leur esprit, afin que les hommes pussent s'entretenir avec elles des idées qui captiveraient leur intérêt. Néanmoins, depuis la Révolution, les hommes ont pensé qu'il était politiquement et moralement utile de réduire les femmes à la plus absurde médiocrité. [...] Le mal des lumières ne se peut corriger qu'en acquérant plus de lumières encore »¹.

¹ STAEL Germaine de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris : Garnier-Flammarion, 1991, pp. 335-336.

La gamme des éducations

En conclusion, la pensée d'Isabelle de Charrière est tellement complexe qu'il est difficile d'en percevoir toutes les nuances. Virtuose de la plume, elle développe dans son œuvre une vision à la fois originale et contemporaine de l'éducation. Elle n'établira jamais de système concret de pédagogie, incertaine de sa méthode et de ses idées qu'elle remet continuellement en question. Pourtant, on peut retracer au fil de ses œuvres un programme éducatif qui se base sur trois axes majeurs : une culture de lecture et d'expérience, un cosmopolitisme et une ouverture sur le monde, une instruction perfectionniste et utilitaire. Elle s'inspire de sa propre vie et de celles de ses amis, pupilles, correspondants, pour alimenter ses théories et ses intrigues, créant un véritable laboratoire d'éducatons dans lequel elle tente de trouver quelle est la meilleure méthode pour arriver à un individu idéal pour la société. Ancrée dans son époque, elle s'inspire des philosophes des Lumières, cite régulièrement les classiques du XVIIIe siècle et se moque ouvertement des auteurs dont elle ne partage pas l'opinion. Néanmoins, ces questions d'éducation qui la passionnent tant sont modérées,

modulées par son sens profond de la tempérance qui l'amène à aller plus loin dans sa réflexion en confrontant différents points de vue et différentes réalités. Son ironie naturelle lui fait aborder les problèmes avec un humour mordant qui, parfois, laisse planer un doute sur ses véritables intentions, masquées derrière des points de vue différents, des parodies et des fictions qui, en allant à contre-sens de sa pensée, la mettent en valeur et prouvent la pertinence de ses idées. Mais il lui faut tout de même faire preuve de prudence, tout ne peut pas être dit et toutes ses œuvres ne seront pas publiées, par choix ou par obligation.

Une femme de son temps ?

Auteure engagée mais pas polémiste, Isabelle de Charrière va vivre la Révolution française de manière directe, témoin attentif de ces événements historiques. Elle exprime, dans les premières années, ses nombreux espoirs envers le mouvement de réformes politiques créé en France, souhaitant une évolution de la société profonde et durable. Ses écrits, romans, comédies ou correspondances, dévoilent le désappointement progressif de l'auteure devant la tournure de la Révolution, regrettant la violence employée et le manque de justice sociale apportée par celle-ci, malgré les projets et les promesses d'une égalité et d'une fraternité somme toute bien limitée. Néanmoins, on peut remarquer les limites de la pensée d'Isabelle de Charrière lorsque l'on s'attache aux sujets de société, notamment par rapport à sa conception de l'éducation, dont elle perçoit tous les défauts et les inadéquations avec son époque. Et c'est finalement l'interrogation majeure concernant

l'auteure : sa pensée s'inscrit-elle vraiment dans le courant des Lumières ? Bien qu'elle souhaite une accession plus large à l'éducation pour le peuple et les femmes, nous avons vu qu'elle pose des conditions et émet certaines réserves quant à la réussite de ces projets. Ses échecs personnels ont fragilisé ses certitudes et l'on ressent le désarroi d'Isabelle de Charrière dans ses dernières années face à une Europe qui se perd dans les conséquences des révolutions. On a l'impression d'un malaise, d'un déséquilibre entre les idées de l'auteure et celles de son siècle, à la fois liées et différentes, comme un décalage qui explique peut-être l'oubli partiel de son œuvre par l'histoire littéraire.

« *Trop indépendante pour son bonheur et celui d'autrui...* »

A la mort de son amie en 1805, le ministre plénipotentiaire de Prusse Chambrier d'Oleyres écrit : « *Elle [...] avait eu le malheur d'être trop indépendante pour son bonheur et celui d'autrui* ». Cette indépendance a poussé Isabelle de Charrière à dépasser les conventions et les frontières de la morale et des principes, et ce tout au long de sa vie. Son instruction exceptionnelle lui a offert un esprit acéré, conscient des qualités et des défauts de son époque, à même de proposer des idées originales sur la société. Mentor par excellence, avec ses pupilles ou par son œuvre, elle cherche à montrer des exemples, à démontrer son point de vue parfois de manière détournée ou simplement tempérée. C'est peut-être cette volonté de transmission, d'apprendre et de faire apprendre sans jamais imposer son point de vue qui distingue Isabelle de Charrière de ses contemporains, faisant de ses ouvrages un

témoignage unique d'une auteure du XVIIIe siècle qui, au-delà de sa condition féminine, était d'abord écrivaine, philosophe, femme de lettres et d'esprit à l'ironie mordante et à la plume prolifique qui étonna, émerveilla et scandalisa les milieux intellectuels européens de son époque.

Cent quarante-quatre ans après sa disparition, une autre écrivaine indépendante, Simone de Beauvoir, écrit d'elle : « *Belle de Zuylen qui éblouissait toute l'Europe par la force caustique et l'originalité de son esprit effrayait tous ses prétendants : son refus de toutes concessions la condamna pendant de longues années à un célibat qui lui pesait, puisqu'elle déclarait que l'expression « vierge et martyre » est un pléonasme. Cet entêtement est rare. Dans l'unanime majorité des cas, la jeune fille se rend compte que le combat est par trop inégal, et elle finit par céder* »¹. Causticité, esprit, refus de toutes concessions et entêtement, la personnalité d'Isabelle de Charrière lui a permis, malgré l'adversité, de toujours pousser l'audace plus loin, dans sa vie comme dans son œuvre, livrant à la postérité une réflexion moderne et pertinente sur la société, l'éducation, l'égalité et la condition des femmes au XVIIIe siècle.

¹ BEAUVOIR Simone (de), *Le Deuxième Sexe*, Paris : Gallimard, 2008, p.139.

Editions utilisées

- *Œuvres complètes*, Éd. J-D. Candaux, C.P. Courtney, P. Dubois, S. Dubois, P. Thompson, J. Vercruyse, D.M. Wood., 10 tomes, Amsterdam : Van Oorschot, 1982.
- CHARRIERE Isabelle, *Sir Walter Finch et son fils William*, édition établie et présentée par Martine Reid, Paris : Gallimard, 2008.
- CHARRIERE Isabelle, *Trois romans d'Isabelle de Charrière – Lettres neuchâteloises, Lettres écrites de Lausanne, Honorine d'Userche*, édition critique d'Erik Leborgne, Publication de l'université de Saint Etienne, 2011.

Ouvrages critiques

- Actes du colloque, *Belle de Zuylen, Isabelle de Charrière : Education, Création, Réception*, Amsterdam : Rodopi, 2006
- Actes du colloque de Neuchâtel, *Une Européenne : Isabelle de Charrière en son siècle*, Hauterive-Neuchâtel : Ed. Gilles Attinger, 1994.
- BEAUVOIR Simone (de), *Le Deuxième Sexe*, Paris : Gallimard, 2008.
- CAZENOBÉ Colette, *Au malheur des dames*, Paris : H. Champion, 2006.
- DEGUISE Alix, *Trois femmes, le monde de Madame de Charrière*, Genève : Ed. Slatkine, 1981.
- GODET Philippe, *Mme de Charrière et ses amis*, Genève : A Jullien, 1906.
- LETZER Jacqueline, *Intellectual Tacking : questions of education in the works of Isabelle de Charrière*, Amsterdam : Rodopi, 1998.
- OZOUF Mona, *Les mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris : Fayard, 1995
- REBECQUE D'HERMENCHES Constant (de), *Les mariages manqués de Belle de Tuyl – lettres –*, Lausanne : Librairie Payot, 1940.
- SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Portraits littéraires*, Paris : R. Laffont, 1993.
- SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Portraits de femmes*, Paris : Gallimard, 1998.

- SAMSON Guillemette, *La présence masculine dans le théâtre d'Isabelle de Charrière*, Paris : H. Champion, 2005.
- STRIEN Kees (von), *Isabelle de Charrière, Early Writings: new materials from Dutch Archives*, Leuven: Peeters, 2005.
- VANOFLÉN Laurence, *La formation de l'individu selon Isabelle de Charrière (1740-1805)*, Université de Paris IV : 1997/1998
- VIGUERIE Jean (de), *Histoire et dictionnaire du Temps des Lumières - 1715/1789 -*, Paris : Robert Laffont, 1995.
- WINIKER Rolf, *Madame de Charrière, Essai d'un itinéraire spirituel*, Lausanne : L'âge de l'homme, 1970.

Articles

- CITTON Yves, « L'économie du bon ménage. Chagrins domestiques et soucis éthiques autour d'Isabelle de Charrière » in *La Tradition des romans de femmes. XVIIIe-XIXe siècles*, Paris : Honoré Champion, 2012.
- CITTON Yves, « Trois fois riens : roman, galanterie, scrupule (Bougeant, Bastide, Charrière) », in *L'assiette des fictions, enquêtes sur l'autoréflexivité romanesque*, Paris : Peeters, 2010.
- DEGUISE Alix, « Madame de Charrière et la condition féminine » in *Lettre de Zuylen et du Pontet*, no. 9 (septembre 1984), pp. 7-8.
- DIJK Susan (van), « La temporalité au féminin : à propos d'Isabelle de Charrière et de quelques autres romancières », in *Tempus in fabula – topoi de la temporalité narrative dans la fiction de l'Ancien Régime*, Laval : Presses de l'université de Laval, 2006.
- JACQUIER Claire, *Isabelle de Charrière au tournant des Lumières : le roman mis en crise*, Séminaire « Romans de femmes », Grenoble, 2 décembre 2008.
- MOSER-VERREY Monique, « ALLISON Jenene J., Revealing Difference: the fiction of Isabelle de Charrière » in *Etudes littéraires*, vol. 29, n° 3-4, 1997, p. 199-205.
- STAROBINSKI Jean, *Les Lettres écrites de Lausanne de M^{me} de Charrière : Inhibition psychique et Interdit social*, Revue Europe, Romans des Lumières au XVIII^e siècle, Colloque décembre 1968, Paris : Editions Sociales, 1970.
- STRIEN-CHARDONNEAU Madeleine (von), « "Sans Calypso et Eucharis je doute qu'on eût lu tant de leçons de politique et de vertus royales" –

Isabelle de Charrière et *Les Aventures de Télémaque*» in *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 30 juin 2003.

- VISSIERE Isabelle, « Madame de Charrière et la Révolution française », in *Lettre de Zuylen et du Pontet*, no. 13 (septembre 1988), pp. 5-7.

Œuvres utiles et/ou citées

- CONDILLAC Etienne Bonnot de, *Essai sur l'origine des connaissances humaines : ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain*, Paris : J. Vrin, 2002.
- CONSTANT Benjamin, *Le cahier rouge*, Paris : B. Grasset, 1992.
- DU LAURENS Henri-Joseph, *Imirce ou la fille de la Nature*, Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1993.
- FENELON, *Les aventures de Télémaque*, Paris : Ed. Classiques Garnier, 2009.
- HELVETIUS Claude-Adrien, *De l'homme*, Paris : A. Fayard, 1989.
- HELVETIUS Claude-Adrien, *De l'esprit*, Paris : A. Fayard, 1988.
- LACLOS Pierre-Ambroise-François (de), *De l'éducation des femmes*, Grenoble : J. Millon, 1991.
- LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie, *Magasin des adolescentes, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*, sine loco : Nabu Press, 2012.
- LOCKE Jean, *Quelques pensées sur l'éducation*, Paris : Librairie philosophique, 1992.
- MARIVAUX, *L'épreuve ; La dispute ; Les acteurs de bonne foi*, édition établie par Jean Goldzink, Paris : Flammarion, 1991.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *La Nouvelle Héloïse*, Paris : Librairie Générale Française, 2008.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *L'Emile ou de l'Éducation*, Paris : Flammarion, 2009.